
3 1761 05378890 7

volume factice
contenant :

1º Éloge de La Fontaine par M. de Chamfort 1774 ouvrage couronné par l'Académie de Marseille
imp. à Paris 1774 in 8º

2º Ode à ma patrie présentée au Roi par M. d'Hermand
Paris 1774 4 pp.

3º Éloge de Louis XV prononcé devant une Académie le 25 mai 1774
16 p.p.

4º De la mort de Louis XV et de la fatalité.
Paris 1774 14 p.p.

5º Éloge de Molière par M. de Chamfort discours qui a remporté le prix de l'Académie Françoise en 1769
imp. à Paris 1769
35 p.p.

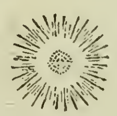


ÉLOGE DE LA FONTAINE,

Ouvrage qui a remporté le Prix, au jugement de l'Académie de Marseille, le 25 d'Août 1774.

Par M. de Chamfort.

Æsopo ingentem Statuam posuêre Attici.
Phed. L. II. Epilog.



A PARIS,

Chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

MDCCLXXIV.

Avec Approbation, et Permission.

L'Auteur de cet Éloge, obligé de s'éloigner de Paris pour plusieurs mois, & ne se flattant point d'obtenir le moindre avantage sur des rivaux d'un mérite reconnu, n'a pas dû prendre, avant son départ, les mesures nécessaires pour livrer son Ouvrage au Public, & ne pouvoit, à deux cens lieues, s'occuper du soin de le faire imprimer : c'est ce qui a retardé quelque tems la publication de cet Ecrit.



ÉLOGE
DE
LA FONTAINE.

LE plus modeste des Ecrivains, la Fontaine, a lui-même, sans le savoir, fait son éloge, & presque son apothéose, lorsqu'il a dit que, *si l'Apologue est un présent des hommes, celui qui nous l'a fait, mérite des autels*. C'est lui qui a fait ce présent à l'Europe; & c'est vous, MESSIEURS, qui, dans ce concours solemnel, allez, pour ainsi dire, élever en son honneur l'autel que lui doit notre reconnoissance. Il semble qu'il vous soit réservé d'acquitter la Nation envers deux de ses plus grands Poëtes, ses deux Poëtes les plus aimables. Celui que vous associez aujourd'hui à Racine, non moins admirable par ses écrits, encore plus intéressant par sa personne, plus simple, plus près de nous, compagnon de notre enfance, est devenu pour nous un ami de tous les momens. Mais s'il est doux de louer la Fontaine, d'avoir à peindre le charme de cette morale

indulgente, qui pénetre dans le cœur ſans le bleſſer, amuſe l'enfant pour en faire un homme, l'homme pour en faire un ſage, & nous meneroit à la vertu, en nous rendant à la Nature ; comment découvrir le ſecret de ce ſtyle enchanteur, de ce ſtyle inimitable & ſans modele, qui réunit tous les tons, ſans bleſſer l'unité ? Comment parler de cet heureux inſtinct, qui ſembla le diriger dans ſa conduite comme dans ſes ouvrages ; qui ſe fait également ſentir dans la douce facilité de ſes mœurs & de ſes écrits, & forma d'une ame ſi naïve & d'un eſprit ſi fin, un enſemble ſi piquant & ſi original ? Faudra-t-il raiſonner ſur le ſentiment, diſſerter ſur les graces, & ennuyer nos lecteurs, pour montrer comment la Fontaine a charmé les ſiens ? Pour moi, MESSIEURS, évitant de diſcuter ce qui doit être ſenti, & de vous offrir l'analyſe de la naïveté, je tâcherai ſeulement de fixer vos regards ſur le charme de ſa morale, ſur la fineſſe exquiſe de ſon goût, ſur l'accord ſingulier que l'une & l'autre eurent toujours avec la ſimplicité de ſes mœurs ; & dans ces différens points de vue, je ſaiſirai rapidement les principaux traits qui le caractériſent.

PREMIERE PARTIE.

L'Apologue remonte à la plus haute antiquité ; car il commença, dès qu'il y eut des tyrans & des eſclaves. On offre de face la vérité à ſon égal, on

la laiſſe entrevoir de profil à ſon maître. Mais quelle que ſoit l'époque de ce bel Art, la Philoſophie s'empara bientôt de cette invention de la ſervitude, & en fit un inſtrument de la morale. Lokman & Pilpay dans l'Orient, Eſope & Gabrias dans la Grece, revêtirent la vérité du voile tranſparent de l'Apologue ; mais le récit d'une petite action réelle ou allégorique, auſſi diffus dans les deux premiers, que ſerré & concis dans les deux autres, dénué des charmes du ſentiment & de la Poéſie, découvroit trop froidement, quoique avec eſprit, la moralité qu'il préſentoit. Phedre, né dans l'eſclavage comme ſes trois premiers prédéceſſeurs, n'affectant ni le laconiſme exceſſif de Gabrias, ni même la briéveté d'Eſope, plus élégant, plus orné, parlant à la Cour d'Auguſte le langage de Térence ; Faërne, car j'omets Avienus, trop inférieur à ſon devancier, Faërne qui, dans ſa latinité du ſeizieme ſiecle, ſembleroit avoir imité Phedre, s'il avoit pu connoître des ouvrages ignorés de ſon tems, ont droit de plaire à tous les eſprits cultivés ; & leurs bonnes fables donneroient même l'idée de la perfection dans ce genre, ſi la France n'eût produit un homme unique dans l'hiſtoire des Lettres, qui devoit porter la peinture des mœurs dans l'Apologue, & l'Apologue dans le champ de la Poéſie. C'eſt alors que la Fable devient un ouvrage de génie, & qu'on peut

s'écrier, comme notre Fabuliste, dans l'enthousiasme que lui inspire ce bel Art : *c'est proprement un charme.* Oui, c'en est un sans doute : mais on ne l'éprouve qu'en lisant la Fontaine, & c'est à lui que le charme a commencé.

L'art de rendre la morale aimable, existoit à peine parmi nous. De tous les Ecrivains prophanes, Montagne seul (car pourquoi citerois-je ceux qu'on ne lit plus ?) avoit approfondi avec agrément cette science si compliquée, qui, pour l'honneur du genre humain, ne devroit pas même être une science. Mais outre l'inconvénient d'un langage déja vieux, sa philosophie audacieuse, souvent libre jusqu'au cynisme, ne pouvoit convenir ni à tous les âges, ni à tous les esprits ; & son ouvrage, précieux à tant d'égards, semble plutôt une peinture fidelle des inconséquences de l'esprit humain, qu'un Traité de Philosophie pratique. Il nous falloit un livre d'une morale douce, aimable, facile, applicable à toutes les circonstances, faite pour tous les états, pour tous les âges, & qui pût remplacer enfin dans l'éducation de la jeunesse,

> Les quatrains de Pibrac & les doctes sentences
> Du Conseiller Mathieu ;
>
> *MOLIERE.*

car c'étoient-là les livres de l'éducation ordinaire. La Fontaine cherche ou rencontre le genre de la Fable, que Quintilien regardoit comme consacré à

l'inſtruction de l'ignorance. Notre Fabuliſte, ſi profond aux yeux éclairés, ſemble avoir adopté l'idée de Quintilien ; & écartant tout appareil d'inſtruction, toute notion trop compliquée, il prend ſa philoſophie dans les ſentimens univerſels, dans les idées généralement reçues, &, pour ainſi dire, dans la morale des proverbes, qui, après tout, ſont le produit de l'expérience de tous les ſiecles. C'étoit le ſeul moyen d'être à jamais l'homme de toutes les Nations, car la morale, ſi ſimple en elle-même, devient contentieuſe au point de former des ſectes, lorſqu'elle veut remonter aux principes d'où dérivent ſes maximes, principes preſque toujours conteſtés. Mais la Fontaine, en partant des notions communes & des ſentimens nés avec nous, ne voit point dans l'Apologue un ſimple récit qui mene à une froide moralité ; il fait de ſon livre,

Une ample Comédie à cent acteurs divers.

C'eſt en effet comme de vrais perſonnages dramatiques qu'il faut les conſidérer ; & s'il n'a point la gloire d'avoir eu le premier cette idée ſi heureuſe d'emprunter aux différentes eſpeces d'animaux, l'image des différens vices que réunit la nôtre ; s'ils ont pu ſe dire comme lui,

Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ſes ſujets ;

lui ſeul a peint les défauts que les autres n'ont

fait qu'indiquer. Ce ſont des ſages qui nous conſeillent de nous étudier ; la Fontaine nous diſpenſe de cette étude, en nous montrant à nous-mêmes : différence qui laiſſe le Moraliſte à une ſi grande diſtance du Poëte. La bonhomie réelle ou apparente, qui lui fait donner des noms, des ſurnoms, des métiers aux individus de chaque eſpece ; qui lui fait enviſager les eſpeces mêmes comme des Républiques, des Royaumes, des Empires, eſt une ſorte de preſtige qui rend leur feinte exiſtence, réelle aux yeux de ſes lecteurs. Ratopolis devient une grande Capitale ; & l'illuſion où il nous amene, eſt le fruit de l'illuſion parfaite où il a ſu ſe placer lui-même. Ce genre de talent ſi nouveau, dont ſes devanciers n'avoient pas eu beſoin pour peindre les premiers traits de nos paſſions, devient néceſſaire à la Fontaine, qui doit en expoſer à nos yeux les nuances les plus delicates : autre caractere eſſentiel, né de ce génie d'obſervation, dont Moliere étoit ſi frappé dans notre Fabuliſte.

Je pourrois, MESSIEURS, ſaiſir une multitude de rapports entre pluſieurs perſonnages de Moliere & d'autres de la Fontaine, montrer entre eux des reſſemblances frappantes dans la marche & dans le langage des paſſions (1) ; mais négligeant

(1) Qui peint le mieux, par exemple, les effets de la prévention, ou M. de Sotenville repouſſant un homme à jeun

les détails de ce genre, j'ose considérer l'Auteur des Fables d'un point de vue plus élevé. Je ne cede point au vain desir d'exagérer mon sujet, maladie trop commune de nos jours ; mais sans méconnoître l'intervalle immense qui sépare l'art si simple de l'Apologue, & l'art si compliqué de la Comédie, j'observerai, pour être juste envers la Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Moliere le peintre le plus fidele de la nature & de la société, doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Moliere, dans chacune de ses pieces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la Comédie la moralité de l'Apologue. La Fontaine transportant dans ses Fables la peinture des mœurs, donne à l'Apologue une des grandes beautés de la Comédie,

---

& lui disant : *retirez-vous, vous puez le vin ;* ou l'ours qui s'écartant d'un corps qu'il prend pour un cadavre, se dit à lui-même : *ôtons-nous, car il sent ?* Et le chien, dont le raisonnement seroit fort bon dans la bouche d'un maître, mais qui *n'étant que d'un simple chien*, fut trouvé fort mauvais, ne rappelle-t-il pas Sosie ?

> Tous mes discours sont des sottises,
> Partant d'un homme sans éclat ;
> Ce seroient paroles exquises,
> Si c'étoit un Grand qui parlât.

On pourroit rapprocher plusieurs traits de cette espece; mais il suffit d'en citer quelques exemples. La Fontaine est, après la nature & Moliere, la meilleure étude d'un Poëte Comique.

les caracteres. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'obſervation, génie dirigé dans l'un par une raiſon ſupérieure, guidé dans l'autre par un inſtinct non moins précieux, ils deſcendent dans le plus profond ſecret de nos travers & de nos foibleſſes ; mais chacun, ſelon la double différence de ſon genre & de ſon caractere, les exprime différemment. Le pinceau de Moliere doit être plus énergique & plus ferme, celui de la Fontaine plus délicat & plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme ſupérieur aux nuances ; l'autre ſaiſit les nuances avec une ſagacité qui ſuppoſe la ſcience des grands traits. Le Poëte comique ſemble s'être plus attaché aux ridicules, & a peint quelquefois les formes paſſageres de la Société. Le Fabuliſte ſemble s'adreſſer davantage aux vices, & a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voiſin ; le ſecond me ramene plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des ſottiſes d'autrui ; celui-là me fait mieux ſonger aux miennes. L'un ſemble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienſéance choquant pour la Société ; l'autre, avoir vu les vices comme un défaut de raiſon fâcheux pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique ; après la lecture du ſecond, je crains ma conſcience. Enfin l'homme corrigé par

Moliere, cessant d'être ridicule, pourroit demeurer vicieux; corrigé par la Fontaine, il ne seroit plus ni vicieux ni ridicule, il seroit raisonnable & bon; & nous nous trouverions vertueux, comme la Fontaine étoit philosophe, sans nous en douter.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes; & si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallele quelques circonstances étrangeres à leur mérite, j'observerai que nés l'un & l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modeles parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort; & que la même poussiere couvre les deux Ecrivains les plus originaux que la France ait jamais produits (1).

Mais ce qui distingue la Fontaine de tous les Moralistes, c'est la facilité insinuante de sa morale, c'est cette sagesse naturelle comme lui-même, qui paroît n'être qu'un heureux développement de son instinct. Chez lui, la vertu ne se présente point environnée du cortege effrayant qui l'accompagne d'ordinaire. Rien d'affligeant, rien de pénible. Offre-t-il quelque exemple de générosité, quelque sacrifice? il le fait naître de l'amour, de l'amitié, d'un sentiment si simple, si doux, que ce sacrifice même a dû paroître un

(1) Ils sont ensevelis dans la même tombe.

bonheur. Mais s'il écarte en général les idées triſtes d'efforts, de privations, de dévouement, il ſemble qu'ils ceſſeroient d'être néceſſaires, & que la Société n'en auroit plus beſoin. Il ne vous parle que de vous-même, ou pour vous-même; & de ſes leçons, ou plutôt de ſes conſeils, naîtroit le bonheur général. Combien cette morale eſt ſupérieure à celle de tant de Philoſophes qui paroiſſent n'avoir point écrit pour des hommes, & qui *taillent*, comme dit Montagne, *nos obligations à la raiſon d'un autre Être!* Telle eſt en effet la miſere & la vanité de l'homme, qu'après s'être mis au-deſſous de lui-même par ſes vices, il veut enſuite s'élever au-deſſus de ſa nature, par le ſimulacre impoſant des vertus auxquelles il ſe condamne; & qu'il deviendroit, en réaliſant les chimeres de ſon orgueil, auſſi méconnoiſſable à lui-même par ſa ſageſſe, qu'il l'eſt en effet par ſa folie. Mais après tous ces vains efforts, rendu à ſa médiocrité naturelle, ſon cœur lui répete ce mot d'un vrai Sage, que c'eſt une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection. Auſſi tout ce faſte philoſophique tombe-t-il devant la raiſon ſimple, mais lumineuſe, de la Fontaine. Un Ancien oſoit dire qu'il faut combattre ſouvent les Loix par la Nature; c'eſt par la Nature que la Fontaine combat les maximes outrées de la Philoſophie. Son livre eſt la loi naturelle en action; c'eſt la morale

de Montagne épurée dans une ame plus douce, rectifiée par un ſens encore plus droit, embellie des couleurs d'une imagination plus aimable, moins forte peut-être, mais non pas moins brillante.

N'attendez point de lui ce faſtueux mépris de la mort, qui, parmi quelques leçons d'un courage trop ſouvent néceſſaire à l'homme, a fait débiter aux Philoſophes tant d'orgueilleuſes abſurdités. Tout ſentiment exagéré n'avoit point de priſe ſur ſon ame, s'en écartoit naturellement; & la facilité même de ſon caractere ſembloit l'en avoir préſervé. La Fontaine n'eſt point le Poëte de l'héroïſme; il eſt celui de la vie commune, de la raiſon vulgaire. Le travail, la vigilance, l'économie, la prudence ſans inquiétude, l'avantage de vivre avec ſes égaux, le beſoin qu'on peut avoir de ſes inférieurs, la modération, la retraite, voilà ce qu'il aime & ce qu'il fait aimer. L'amour, cet objet de tant de déclamations, *ce mal qui peut-être eſt un bien*, dit la Fontaine, il le montre comme une foibleſſe naturelle & intéreſſante. Il n'affecte point ce mépris pour l'eſpece humaine, qui aiguiſe la ſatyre mordante de Lucien, qui s'annonce hardiment dans les écrits de Montagne, ſe découvre dans la folie de Rabelais, & perce quelquefois même dans l'enjouement d'Horace. Ce n'eſt point cette auſtérité qui appelle, comme dans Boileau, la plaiſanterie au ſecours d'une raiſon ſévere, ni

cette dureté miſanthropique de la Bruyere & de Paſcal, qui portant le flambeau dans l'abîme du cœur humain, jette une lueur effrayante ſur ſes triſtes profondeurs. Le mal qu'il peint, il le rencontre; les autres l'ont cherché. Pour eux, nos ridicules ſont des ennemis dont ils ſe vengent; pour la Fontaine, ce ſont des paſſans incommodes, dont il ſonge à ſe garantir : il rit & ne haît point (1). Cenſeur aſſez indulgent de nos foibleſſes, l'avarice eſt de tous nos travers, celui qui paroît le plus révolter ſon bon ſens naturel. Mais s'il n'éprouve & n'inſpire point

Ces haînes vigoureuſes
Que doit donner le vice aux ames vertueuſes,

au moins préſerve-t-il ſes lecteurs du poiſon de la miſanthropie, effet ordinaire de ces haînes. L'ame, après la lecture de ſes ouvrages, calme, repoſée, &, pour ainſi dire, rafraîchie, comme au retour d'une promenade ſolitaire & champêtre, trouve en ſoi-même une compaſſion douce pour l'humanité, une réſignation tranquille à la Providence, à la néceſſité, aux loix de l'ordre établi, enfin l'heureuſe diſpoſition de ſupporter patiemment les défauts d'autrui, & même les ſiens : leçon qui n'eſt peut-être pas une des moindres que puiſſe donner la Philoſophie.

Ici, MESSIEURS, je réclame pour la Fontaine l'indulgence dont il a fait l'ame de ſa morale; &

(1) *Ridet & odit*. Juvenal.

déjà l'Auteur des Fables a ſans doute obtenu la grace de l'Auteur des Contes ; grace que ſes derniers momens ont encore mieux ſollicitée. Je le vois, dans ſon repentir, imitant en quelque ſorte ce Héros dont il fut eſtimé (1), qu'un Peintre ingénieux nous repréſente, déchirant de ſon Hiſtoire le récit des exploits que ſa vertu condamnoit : & ſi le zèle d'une pieuſe ſévérité reprochoit encore à la Fontaine une erreur qu'il a pleurée lui-même, j'obſerverois qu'elle prit ſa ſource dans l'extrême ſimplicité de ſon caractere ; car c'eſt lui qui, plus que Boileau,

Fit, ſans être malin, ſes plus grandes malices (2).

Je remarquerois que les écrits de ce genre ne paſſerent long-tems que pour des jeux d'eſprit, des *joyeuſetés folâtres*, comme le dit Rabelais, dans un livre plus licencieux, devenu la lecture favorite & publiquement avouée des hommes les plus graves de la Nation : j'ajouterois que la Reine de Navarre, Princeſſe d'une conduite irréprochable & même de mœurs auſteres, publia des Contes beaucoup plus libres, ſinon par le fonds, du moins par la forme, ſans que la médiſance ſe permît, même à la Cour,

(1) Le grand Condé, dans le tableau de la Galerie de Chantilly.

(2) Vers de Boileau.

de ſoupçonner ſa vertu. Mais en abandonnant une juſtification trop difficile de nos jours, s'il eſt vrai que la décence dans les écrits augmente avec la licence des mœurs, bornons-nous à rappeller que la Fontaine donna dans ſes Contes le modele de la narration badine ; & puiſque je me permets d'anticiper ici ſur ce que je dois dire de ſon ſtyle & de ſon goût, obſervons qu'il eut ſur Pétrone, Machiavel & Bocace, malgré leur élégance & la pureté de leur langage, cette même ſupériorité que Boileau dans ſa Diſſertation ſur Joconde, lui donne ſur l'Arioſte lui-même. Et parmi ſes ſucceſſeurs, qui pourroit-on lui comparer ? ſeroit-ce ou Vergier ou Grécourt, qui, dans la foibleſſe de leur ſtyle, négligeant de racheter la liberté du genre par la décence de l'expreſſion, oublient que les graces, pour être ſans voile, ne ſont pourtant pas ſans pudeur? ou Senécé, eſtimable pour ne s'être pas traîné ſur les traces de la Fontaine en lui demeurant inférieur? ou l'Auteur de la Métromanie dont l'originalité ſouvent heureuſe paroît quelquefois trop biſarre ? Non ſans doute, & il faut remonter juſqu'au plus grand Poëte de notre âge ; exception glorieuſe à la Fontaine lui-même, & pour laquelle il déſavoueroit le ſentiment qui lui dicta l'un de ſes plus jolis vers :

L'or ſe peut partager, mais non pas la louange.

Où

Où exiſtoit avant lui, du moins au même degré, cet art de préparer, de fonder, comme ſans deſſein, les incidens, de généraliſer des peintures locales, de ménager au Lecteur ces ſurpriſes qui font l'ame de la Comédie, d'animer ſes récits par cette gaieté de ſtyle qui eſt une nuance du ſtyle comique, relevée par les graces d'une Poéſie légere qui ſe montre & diſparoît tour à tour? Que dirai-je de cet Art charmant de s'entretenir avec ſon Lecteur, de ſe jouer de ſon ſujet, de changer ſes défauts en beautés, de plaiſanter ſur les objections, ſur les invraiſemblances, talent d'un eſprit ſupérieur à ſes ouvrages & ſans lequel on demeure trop ſouvent au-deſſous? Telle eſt la portion de ſa gloire que la Fontaine vouloit ſacrifier, & j'aurois eſſayé moi-même d'en dérober le ſouvenir à mes Juges, s'ils n'admiroient en hommes de goût ce qu'ils réprouvent par des motifs reſpectables, & ſi je n'étois forcé d'aſſocier ſes Contes à ſes Apologues en m'arrêtant ſur le ſtyle de cet immortel Ecrivain.

SECONDE PARTIE.

Si jamais on a ſenti à quelle hauteur le mérite du ſtyle & l'art de la compoſition pouvoient élever un Ecrivain, c'eſt par l'exemple de la Fontaine. Il regne dans la Littérature une ſorte de convention qui aſſigne les rangs, d'après la diſtance reconnue entre les

différens genres, à peu près comme l'ordre civil marque les places dans la ſociété, d'après la différence des conditions, & quoique la conſidération d'un mérite ſupérieur puiſſe faire déroger à cette loi, quoiqu'un Ecrivain parfait dans un genre ſubalterne ſoit ſouvent préféré à d'autres Ecrivains d'un genre plus élevé, & qu'on néglige Stace pour Tibulle, ce même Tibulle n'eſt point mis à côté de Virgile. La Fontaine ſeul, environné d'Ecrivains dont les ouvrages préſentent tout ce qui peut réveiller l'idée de génie, l'invention, la combinaiſon des plans, la force & la nobleſſe du ſtyle, la Fontaine paroît avec des ouvrages de peu d'étendue, dont le fond eſt rarement à lui, & dont le ſtyle eſt ordinairement familier. *Le bon homme* ſe place parmi tous ces grands Ecrivains, comme l'avoit prévu Moliere, & conſerve au milieu d'eux le ſurnom d'inimitable. C'eſt une révolution qu'il a opérée dans les idées reçues & qui n'aura peut-être d'effet que pour lui; mais elle prouve au moins que quelles que ſoient les conventions littéraires qui diſtribuent les rangs, le génie garde une place diſtinguée à quiconque viendra dans quelque genre que ce puiſſe être, inſtruire & enchanter les hommes. Qu'importe en effet de quel ordre ſoient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre? D'autres auront atteint la perfection de leur genre, le Fabuliſte aura élevé le ſien juſqu'à lui.

Le ſtyle de la Fontaine eſt peut-être ce que l'Hiſtoire littéraire de tous les ſiecles offre de plus étonnant. C'eſt à lui ſeul qu'il étoit réſervé de faire admirer dans la briéveté d'un Apologue l'accord des nuances les plus tranchantes & l'harmonie des couleurs les plus oppoſées. Souvent une ſeule Fable réunit la naïveté de Marot, le badinage & l'eſprit de Voiture, des traits de la plus haute Poéſie & pluſieurs de ces vers que la force du ſens grave à jamais dans la mémoire. Nul Auteur n'a mieux poſſédé cette ſoupleſſe de l'ame & de l'imagination qui ſuit tous les mouvemens de ſon ſujet. Le plus familier des Ecrivains devient tout-à-coup & naturellement le Traducteur de Virgile ou de Lucrece; & les objets de la vie commune ſont relevés chez lui par ces tours nobles & cet heureux choix d'expreſſions qui les rendent dignes du Poëme épique. Tel eſt l'artifice de ſon ſtyle, que toutes ces beautés ſemblent ſe placer d'elles-mêmes dans ſa narration, ſans interrompre ni retarder ſa marche. Souvent même la deſcription la plus riche, la plus brillante y devient néceſſaire, & ne paroît, comme dans la Fable *du Chêne & du Roſeau*, dans celle *du Soleil & de Borée*, que l'expoſé même du fait qu'il raconte. Ici, MESSIEURS, le Poëte des Graces m'arrête & m'interdit, en leur nom, les détails & la ſéchereſſe de l'analyſe. Si l'on a dit de Mon-

tagne qu'il faut le montrer & non le peindre, le transſcrire & non le décrire, ce jugement n'eſt-il pas plus applicable à la Fontaine? Et combien de fois en effet n'a-t-il pas été tranſcrit? Mes Juges me pardonneroient-ils d'offrir à leur admiration cette foule de traits préſens au ſouvenir de tous ſes Lecteurs, & répétés dans tous ces livres conſacrés à notre éducation, comme le livre qui les a fait naître? Je ſuppoſe en effet que mes rivaux relevent, l'un l'heureuſe alliance de ſes expreſſions, la hardieſſe & la nouveauté de ſes figures d'autant plus étonnantes qu'elles paroiſſent plus ſimples: que l'autre faſſe valoir ce charme continu de ſtyle qui réveille une foule de ſentimens, embellit de couleurs ſi riches & ſi variées tous les contraſtes que lui préſente ſon ſujet, m'intéreſſe à des bourgeons gâtés par un Ecolier, m'attendrit ſur le ſort de l'Aigle qui vient de perdre *ſes œufs, ſes tendres œufs, ſa plus douce eſpérance* (1): qu'un troiſieme vous vante l'agrément & le ſel de ſa plaiſanterie qui rapproche ſi naturellement les grands & les petits objets, voit tour à tour dans un Renard, Patrocle, Ajax, Annibal, Alexandre dans un Chat, rappelle, dans le combat de deux Coqs pour une Poule, la guerre de Troie pour Hélene; met de niveau Pyrrhus & la

(1) La Fontaine.

Laitiere ; ſe repréſente dans la querelle de deux Chevres qui ſe diſputent le pas, fieres de leur généalogie ſi poétique & ſi plaiſante, Philippe IV & Louis XIV s'avançant dans l'île de la Conférence ; que prouveront-ils ceux qui vous offriront tous ces traits, ſinon que des remarques devenues communes peuvent être plus ou moins heureuſement rajeunies par le mérite de l'expreſſion ? Et d'ailleurs, comment peindre un Poëte qui ſouvent ſemble s'abandonner comme dans une converſation facile, qui, citant Ulyſſe à propos des Voyages d'une Tortue, s'étonne lui même de le trouver là ; dont les beautés paroiſſent quelquefois une heureuſe rencontre, & poſſedent ainſi, pour me ſervir d'un mot qu'il aimoit, *la grace de la ſoudaineté ;* qui s'eſt fait une Langue & une Poétique particuliere ; dont le tour eſt naïf, quand ſa penſée eſt ingénieuſe ; l'expreſſion ſimple, quand ſon idée eſt forte ; relevant ſes graces naturelles par cet attrait piquant qui leur prête ce que la phyſionomie ajoute à la beauté ; qui ſe joue ſans ceſſe de ſon art ; qui, à propos de la tardive maternité d'une Alouette, me peint les délices du Printems, les plaiſirs, les amours de tous les Etres, & met l'enchantement de la Nature en contraſte avec le veuvage d'un Oiſeau ?

Pour moi, ſans inſiſter ſur ces beautés différentes, je me contenterai d'indiquer les ſources principales

d'où le Poëte les a vu naître ; je remarquerai que son caractere distinctif est cette étonnante aptitude à se rendre présent à l'action qu'il nous montre; de donner à chacun de ses personnages un caractere particulier dont l'unité se conserve dans la variété de ses Fables, & le fait reconnoître par-tout. Mais une autre source de beautés bien supérieures, c'est cet art de savoir, en paroissant vous occuper de bagatelles, vous placer d'un mot dans un grand ordre de choses. Quand le Loup, par exemple, accusant auprès du Lion malade, l'indifférence du Renard sur une santé si précieuse,

Daube, au coucher du Roi, son camarade absent,

suis-je dans l'antre du Lion, suis-je à la Cour? Combien de fois l'Auteur ne fait-il pas naître du fond de ces sujets si frivoles en apparence, des détails qui se lient comme d'eux-mêmes aux objets les plus importans de la morale, & aux plus grands intérêts de la société? Ce n'est pas une plaisanterie d'affirmer que la dispute du Lapin & de la Belette, qui s'est emparée d'un terrier dans l'absence du Maître; l'une faisant valoir la raison du premier occupant, & se moquant des prétendus droits de Jean Lapin; l'autre réclamant les droits de succession transmis au susdit Jean par Pierre & Simon ses aïeux, nous offre précisément le résultat de tant de gros ouvra-

ges sur la propriété ; & la Fontaine faisant dire à la Belette,

> Et quand ce seroit un Royaume ?

Disant lui-même ailleurs,

> Mon sujet est petit, cet accessoire est grand,

ne me force-t-il point d'admirer avec quelle adresse il me montre les applications générales de son sujet, dans le badinage même de son style ? Voilà sans doute un de ses secrets ; voilà ce qui rend sa lecture si attachante, même pour les esprits les plus élevés ; c'est qu'à propos du dernier Insecte, il se trouve, plus naturellement qu'on ne croit, près d'une grande idée, & qu'en effet il touche au sublime en parlant de la Fourmi. Et craindrois-je d'être égaré par mon admiration pour la Fontaine, si j'osois dire que le systême abstrait, *tout est bien*, paroît peut-être plus vraisemblable & sur-tout plus clair après le discours de Garo dans la Fable de la Citrouille & du Gland, qu'après la lecture de Leibnitz & de Pope lui-même ?

S'il sait quelquefois simplifier ainsi les questions les plus compliquées, avec quelle facilité la morale ordinaire doit-elle se placer dans ses écrits ? Elle y naît sans effort, comme elle s'y montre sans faste ; car la Fontaine ne se donne point pour un Philosophe. Il semble même avoir craint de le paroître. C'est en effet ce qu'un Poëte doit le plus dissimuler.

C'eſt, pour ainſi dire, ſon ſecret, & il ne doit le laiſſer ſurprendre qu'à ſes Lecteurs les plus aſſidus & admis à ſa confiance intime. Auſſi la Fontaine ne veut-il être qu'un homme, & même un homme ordinaire. Peint-il les charmes de la beauté ?

> Un Philoſophe, un marbre, une Statue,
> Auroient ſenti *comme nous* ces plaiſirs.

C'eſt ſur-tout quand il vient de reprendre quelques-uns de nos travers qu'il ſe plaît à faire cauſe commune avec nous, & à devenir le diſciple des animaux qu'il a fait parler. Veut-il faire la ſatyre d'un vice ; il raconte ſimplement ce que ce vice fait faire au perſonnage qui en eſt atteint ; & voilà la ſatyre faite. C'eſt du dialogue, c'eſt des actions, c'eſt des paſſions des animaux que ſortent les leçons qu'il nous donne. Nous en adreſſe-t-il directement, c'eſt la raiſon qui parle avec une dignité modeſte & tranquille. Cette bonté naïve qui jette tant d'intérêt ſur la plupart de ſes Ouvrages, le ramene ſans ceſſe au genre d'une Poéſie ſimple qui adoucit l'éclat d'une grande idée, la fait deſcendre juſqu'au vulgaire par la familiarité de l'expreſſion, & rend la ſageſſe plus perſuaſive en la rendant plus acceſſible. Pénétré lui-même de tout ce qu'il dit, ſa bonne foi devient ſon éloquence & produit cette vérité de ſtyle qui communique tous les mouvemens de l'Ecrivain. Son ſujet le conduit à répandre la plénitude

de ſes penſées, comme il épanche l'abondance de ſes ſentimens dans cette Fable charmante où la peinture du bonheur de deux Pigeons attendrit par degrés ſon ame, lui rappelle les ſouvenirs les plus chers & lui inſpire le regret des illuſions qu'il a perdues.

Je n'ignore pas qu'un préjugé vulgaire croit ajouter à la gloire du Fabuliſte en le repréſentant comme un Poëte qui, dominé par un inſtinct aveugle & involontaire, fut diſpenſé par la nature du ſoin d'ajouter à ſes dons, & de qui l'heureuſe indolence cueilloit nonchalamment des fleurs qu'il n'avoit point fait naître. Sans doute la Fontaine dut beaucoup à la nature, qui lui prodigua la ſenſibilité la plus aimable, & tous les tréſors de l'imagination. Sans doute le *Fablier* étoit né pour porter des Fables, mais par combien de ſoins cet arbre ſi précieux n'avoit-il pas été cultivé? Qu'on ſe rappelle cette foule de préceptes du goût le plus fin & le plus exquis, répandus dans ſes préfaces & dans ſes ouvrages; qu'on ſe rappelle ce vers ſi heureux, qu'il met dans la bouche d'Apollon lui-même,

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde;

Doutera-t-on que la Fontaine ne l'ait cherché, & que la gloire, ainſi que la fortune, ne vende *ce qu'on croit qu'elle donne* (1)? Si ſes lecteurs, ſéduits par la

(1) La Fontaine.

facilité de ſes vers, refuſent d'y reconnoître les ſoins d'un art attentif, c'eſt préciſément ce qu'il a deſiré. Nier ſon travail, c'eſt lui en aſſurer la plus belle récompenſe. O la Fontaine ! ta gloire en eſt plus grande, le triomphe de l'art eſt d'être ainſi méconnu.

Et comment ne pas appercevoir ſes progrès & ſes études, dans la marche même de ſon eſprit ? Je vois cet homme extraordinaire, doué d'un talent qu'à la vérité, il ignore lui-même juſqu'à vingt-deux ans, s'enflammer tout-à-coup à la lecture d'une ode de Malherbe, comme Mallebranche à celle d'un livre de Deſcartes, & ſentir cet enthouſiaſme d'une ame, qui, voyant de plus près la gloire, s'étonne d'être née pour elle. Mais pourquoi Malherbe opéra-t-il le prodige refuſé à la lecture d'Horace & de Virgile ? C'eſt que la Fontaine les voyoit à une trop grande diſtance : c'eſt qu'ils ne lui montroient pas, comme le Poëte François, quel uſage on pouvoit faire de cette Langue qu'il devoit lui-même illuſtrer un jour. Dans ſon admiration pour Malherbe, auquel il devoit, ſi je puis parler ainſi, ſa naiſſance Poétique, il le prit d'abord pour ſon modele ; mais bientôt revenu au ton qui lui appartenoit, il s'apperçut qu'une naïveté fine & piquante étoit le vrai caractere de ſon eſprit, caractere qu'il cultiva par la lecture de Rabelais, de Marot, & de quelques-uns de leurs contemporains. Il parut ainſi faire rétrograder la

Langue, quand les Boſſuet, les Racine, les Boileau en avançoient le progrès par l'élévation & la nobleſſe de leur ſtyle : mais elle ne s'enrichiſſoit pas moins dans les mains de la Fontaine, qui lui rendoit les biens qu'elle avoit laiſſé perdre, & qui, comme certains curieux, raſſemblant avec ſoin des monnoies antiques, ſe compoſoit un véritable tréſor. C'eſt dans notre Langue ancienne qu'il puiſa ces expreſſions imitatives ou pittoreſques, qui préſentent ſa penſée avec toutes les nuances acceſſoires ; car nul Auteur n'a mieux ſenti le beſoin *de rendre ſon ame viſible*. C'eſt le terme dont il ſe ſert, pour exprimer un des attributs de la Poéſie. Voilà toute ſa Poétique, à laquelle il paroît avoir ſacrifié tous les préceptes de la Poétique ordinaire & de notre verſification, dont ſes écrits ſont un modele, ſouvent même parce qu'il en brave les regles ; & le goût ne peut-il pas les enfreindre, comme l'équité s'éleve au-deſſus des loix ?

Cependant la Fontaine étoit né Poëte, & cette partie de ſes talens ne pouvoit ſe développer dans les ouvrages dont il s'étoit occupé juſqu'alors. Il la cultivoit par la lecture des modeles de l'Italie ancienne & moderne, par l'étude de la nature & de ceux qui l'ont ſu peindre. Je ne dois point diſſimuler le reproche fait à ce rare Ecrivain par le plus grand Poëte de nos jours, qui refuſe ce titre de Peintre à la Fontaine. Je ſens, comme il con-

vient, le poids d'une telle autorité; mais celui qui loue la Fontaine feroit indigne d'admirer fon Critique, s'il ne fe permettoit d'obferver que l'Auteur des Fables, fans multiplier ces tableaux où le Poëte s'annonce à deffein comme Peintre, n'a pas laiffé d'en mériter le nom. Il peint rapidement & d'un trait; il peint par le mouvement de fes vers, par la variété de fes mefures & de fes repos, & furtout par l'harmonie imitative. Des figures vraies & frappantes; mais peu de bordure & point de cadres; voilà la Fontaine. Sa mufe aimable & nonchalante rappelle ce riant tableau de l'Aurore dans un de fes Poëmes, où il repréfente cette jeune Déeffe, qui, fe balançant dans les airs,

> La tête fur fon bras, & fon bras fur la nue,
> Laiffe tomber des fleurs, & ne les répand pas.

Cette defcription charmante eft à la fois une réponfe à fes Cenfeurs, & l'image de fa Poéfie.

Ainfi fe formerent par degrés les divers talens de la Fontaine, qui tous fe réunirent enfin dans fes Fables. Mais elles ne purent être que le fruit de fa maturité : c'eft qu'il faut du tems à de certains efprits pour connoître les qualités différentes dont l'affemblage forme leur vrai caractere, les combiner, les affortir, fortifier ces traits primitifs par l'imitation des Ecrivains qui ont avec eux quelque

reſſemblance, & pour ſe montrer enfin tout entier dans un genre propre à déployer la variété de leurs talens. Juſqu'alors l'Auteur ne faiſant pas uſage de tous ſes moyens, ne ſe préſente point avec tous ſes avantages. C'eſt un Athlete doué d'une force réelle, mais qui n'a point encore appris à ſe placer dans une attitude qui puiſſe la développer toute entiere. D'ailleurs, les ouvrages qui, tels que les Fables de la Fontaine, demandent une grande connoiſſance du cœur humain & du ſyſtême de la ſociété, exigent un eſprit mûri par l'étude & par l'expérience; mais auſſi, devenus une ſource féconde de réflexions, ils rappellent ſans ceſſe le Lecteur, auquel ils offrent de nouvelles beautés & une plus grande richeſſe de ſens, à meſure qu'il a lui-même, par ſa propre expérience, étendu la ſphere de ſes idées, & c'eſt ce qui nous ramene ſi ſouvent à Montagne, à Moliere & à la Fontaine.

Tels ſont les principaux mérites de ces écrits, *toujours plus beaux, plus ils ſont regardés* (1), & qui mettant l'Auteur des Fables au-deſſus de ſon genre même, me diſpenſent de rappeller ici la foule de ſes imitateurs étrangers ou François : tous ſe déclarent trop honorés de le ſuivre de loin; & s'il eut la bêtiſe, ſuivant l'expreſſion de M. de Fontenelle,

(1) Boileau.

de ſe mettre au-deſſous de Phedre, ils ont l'eſprit de ſe mettre au-deſſous de la Fontaine, & d'être auſſi modeſtes que ce grand homme, Un ſeul, plus confiant, s'eſt permis l'eſpérance de lutter avec lui; & cette hardieſſe, non moins que ſon mérite réel, demande peut-être une exception. La Motte qui



conduiſit ſon eſprit par-tout, parce que ſon génie ne l'emporta nulle part, la Motte fit des Fables.... O, la Fontaine! la révolution d'un ſiecle n'avoit point encore appris à la France combien tu étois un homme rare; mais après un moment d'illuſion, il fallut bien voir qu'un Philoſophe froidement ingénieux, ne joignant à la fineſſe, ni le naturel, *ni la grace, plus belle encore que la beauté;* ne poſſédant point *ce qui plaît plus d'un jour* (1); diſſertant ſur ſon Art & ſur la Morale; laiſſant percer l'orgueil de deſcendre juſqu'à nous, tandis que ſon devancier paroît ſe trouver naturellement à notre niveau; tâchant d'être naïf, & prouvant qu'il a dû plaire; foible avec recherche quand la Fontaine ne l'eſt jamais que par négligence, ne pouvoit être le rival d'un Poëte ſimple, ſouvent ſublime, toujours vrai, qui laiſſe dans le cœur le ſouvenir de tout ce qu'il dit à la raiſon, joint à *l'art de plaire* celui *de n'y penſer pas* (2), & dont les fautes quelquefois heureuſes

(1) La Fontaine.

(2) *Idem.*

font appliquer à fon talent ce qu'il a dit d'une femme aimable :

La Négligence, à mon gré, fi requife,
Pour cette fois fut fa dame d'atours.

Auffi tous les reproches qu'on a pu lui faire fur quelques longueurs, fur quelques incorrections, n'ont point affoibli le charme qui ramene fans ceffe à lui, qui le rend aimable pour toutes les Nations, & pour tous les âges, fans en excepter l'enfance. Quel preftige peut fixer ainfi tous les efprits & tous les goûts? qui peut frapper les enfans d'ailleurs fi incapables de fentir tant de beautés? C'eft la fimplicité de fes formules, où ils retrouvent la langue de la converfation; c'eft le jeu prefque théâtral de ces fcènes fi courtes & fi animées; c'eft l'intéret qu'il leur fait prendre à fes perfonnages, en les mettant fous leurs yeux, illufion qu'on ne retrouve plus chez fes imitateurs, qui ont beau appeller un finge Bertrand, & un chat Raton, ne montrent jamais ni un chat ni un finge. Qui peut frapper tous les peuples? c'eft ce fond de raifon univerfelle, répandu dans fes fables; c'eft ce tiffu de leçons convenables à tous les états de la vie; c'eft cette intime liaifon de petits objets à de grandes vérités. Car nous n'ofons penfer que tous les efprits puiffent fentir les graces de ce ftyle qui s'évanouiffent dans une traduction; & fi on lit la

Fontaine dans la langue originale, n'eſt-il pas vraiſemblable qu'en ſuppoſant aux étrangers la plus grande connoiſſance de cette langue, les graces de ſon ſtyle doivent toujours être mieux ſenties chez un peuple où l'eſprit de ſociété, vrai caractere de la Nation, rapproche les rangs, ſans les confondre; où le ſupérieur voulant ſe rendre agréable ſans trop deſcendre, l'inférieur plaire ſans s'avilir, l'habitude de traiter avec tant d'eſpeces différentes d'amour propre, de ne point les heurter dans la crainte d'en être bleſſés nous-mêmes, donne à l'eſprit ce tact rapide, cette ſagacité prompte, qui ſaiſit les nuances les plus fines des idées d'autrui, préſente les ſiennes dans le jour le plus convenable, & lui fait apprécier dans les ouvrages d'agrément, les fineſſes de langue, les bienſéances du ſtyle, & ces convenances générales, dont le ſentiment ſe perfectionne par le grand uſage de la ſociété. S'il eſt ainſi, comment les étrangers, ſupérieurs à nous ſur tant d'objets, & ſi reſpectables d'ailleurs, pourroient-ils... Mais quoi! puis-je haſarder cette opinion, lorſqu'elle eſt réfutée d'avance par l'exemple d'un étranger qui ſignale aux yeux de l'Europe ſon admiration pour la Fontaine? Sans doute, cet étranger illuſtre, ſi bien naturaliſé parmi nous, ſent toutes les graces de ce ſtyle enchanteur. La préférence qu'il accorde à notre Fabuliſte ſur tant de grands hommes, dans le

zele

zele qu'il montre pour sa mémoire, en est elle-même une preuve, à moins qu'on ne l'attribue en partie à l'intérêt qu'inspirent sa personne & son caractere (1).

TROISIEME PARTIE.

Un homme ordinaire, qui auroit dans le cœur les sentimens aimables dont l'expression est si intéressante dans les écrits de la Fontaine, seroit cher à tous ceux qui le connoîtroient; mais le Fabuliste avoit pour eux, & ce charme n'est point tout-à-fait perdu pour nous, un attrait encore plus piquant, c'est d'être l'homme tel qu'il paroît être sorti des mains de la nature. Il semble qu'elle l'ait fait naître pour l'opposer à l'homme tel qu'il se compose dans la société, & qu'elle lui ait donné son esprit & son talent pour augmenter le phénomene & le rendre plus remarquable par la singularité du contraste. Il conserva jusqu'au dernier moment, tous les goûts simples qui supposent l'innocence des mœurs & la douceur de l'ame; il a lui-même essayé de se peindre en partie, dans son Roman de Psiché, où il représente la variété de ses goûts, sous le nom de Poliphile qui aime les

(1) On sait qu'un Etranger a demandé à l'Académie de Marseille la permission de joindre la somme de 2000 livres à la Médaille Académique.

jardins, les fleurs, les ombrages, la Musique, les vers, & réunit toutes ces passions douces qui remplissent le cœur d'une certaine tendresse (1). On ne peut assez admirer ce fond de bienveillance générale qui l'intéresse à tous les êtres vivans:

Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux,

c'est sous ce point de vue qu'il les considere. Cette habitude de voir dans les animaux des membres de la société universelle, enfans d'un même pere, disposition si étrange dans nos mœurs, mais commune dans les siecles reculés, comme on peut le voir par Homere, se retrouve encore chez plusieurs Orientaux. La Fontaine est-il bien éloigné de cette disposition, lorsqu'attendri par le malheur des animaux qui périssent dans une inondation, châtiment des crimes des hommes, il s'écrie par la bouche d'un Vieillard?

Les animaux périr! car encor les humains,
Tous devoient succomber sous les céleftes armes?

Il étend même cette sensibilité jusqu'aux plantes, qu'il anime, non-seulement par ces traits hardis qui montrent toute la nature vivante sous les yeux d'un Poëte, & qui ne sont que des figures d'expression, mais par le ton affectueux d'un vif intérêt qu'il déclare lui-même, lorsque voyant le

(1) La Fontaine.

cerf brouter la vigne qui l'a ſauvé, il s'indigne

. . . . Que de ſi doux ombrages
Soient expoſés à ces outrages,

ſeroit-il impoſſible qu'il eût ſenti lui-même le prix de cette partie de ſon caractere, & qu'averti par ſes premiers ſuccès, il l'eût ſoigneuſement cultivée? Non, ſans doute, car cet homme qu'on a cru (1) inconnu à lui-même, déclare formellement qu'il étudioit ſans ceſſe le goût du Public, c'eſt-à-dire, tous les moyens de plaire. Il eſt vrai que quoiqu'il ſe ſoit formé ſur ſon art une théorie très-fine & très-profonde, quoiqu'il eût reçu de la nature ce coup d'œil qui fit donner à Moliere le nom de *Contemplateur*, ſa philoſophie, ſi admirable dans les développemens du cœur humain, ne s'éleva point juſqu'aux généralités qui forment les ſyſtêmes; de-là quelques incertitudes dans ſes principes, quelques fables dont le réſultat n'eſt point irrépréhenſible, & où la morale paroît trop ſacrifiée à la prudence. Delà quelques contradictions ſur différens objets de politique & de philoſophie. C'eſt qu'il laiſſe indéciſes les queſtions épineuſes, & prononce rarement ſur ces problêmes dont la ſolution n'eſt point dans le cœur & dans un fond de raiſon univerſelle. Sur tous les objets de ce genre qui ſont

(1) A la Fontaine, à lui ſeul inconnu.
M. MARMONTEL, *Epître aux Poëtes.*

abſolument hors de lui, il s'en rapporte volontiers à Plutarque & à Platon, & n'entre point dans les diſputes des Philoſophes ; mais toutes les fois qu'il a véritablement une maniere de ſentir perſonnelle, il ne conſulte que ſon cœur, & ne s'en laiſſe impoſer ni par de grands mots, ni par de grands noms. Séneque, en nous conſervant le mot de Mécenas, qui veut vivre abſolument, dût-il vivre, goutteux, impotent, perclus, a beau invectiver contre cet opprobre ; la Fontaine ne prend point le change, il admire ce trait avec une bonne foi plaiſante ; il le juge digne de la poſtérité. Selon lui, *Mécenas fut un galant homme*, & je reconnois celui qui déclare, plus d'une fois, vouloir vivre un ſiecle tout au moins.

Cette même incertitude de principes, il faut en convenir, paſſa même quelquefois dans ſa conduite ; toujours droit, toujours bon ſans effort, il n'a point à lutter contre lui-même : mais a-t-il un mouvement blâmable, il ſuccombe & cede ſans combat. C'eſt ce qu'on put remarquer dans ſa querelle avec Furetiere & avec Lulli, par lequel il s'étoit vu trompé, & comme il dit, *enquinaudé*, car on ne peut diſſimuler que l'Auteur des Fables n'ait fait des Opéra peu connus : le reſſentiment qu'il conçut contre la mauvaiſe foi de cet Italien, lui fit trouver dans *le peu qu'il avoit de bile*, de quoi faire une ſatyre violente, & ſa gloire eſt qu'on puiſſe en être ſi

étonné ; mais après ce premier mouvement, redevenu la Fontaine, il reprit ſon caractere véritable, qui étoit celui d'un enfant, dont en effet il venoit de montrer la colere. Ce n'eſt pas un ſpectacle ſans intérêt que d'obſerver les mouvemens d'une ame, qui conſervant même dans le monde, les premiers traits de ſon caractere, ſembla toujours n'obéir qu'à l'inſtinct de la nature : il connut & ſentit les paſſions ; & tandis que la plupart des Moraliſtes les conſidéroient comme des ennemis de l'homme, il les regarda comme les reſſorts de notre ame, & en devint même l'apologiſte. Cette idée, que les Philoſophes ennemis des Stoïciens avoient rendu familiere à l'antiquité, paroiſſoit de ſon tems une idée nouvelle ; & ſi l'Auteur des Fables la développa quelquefois avec plaiſir, c'eſt qu'elle étoit pour lui une vérité de ſentiment, c'eſt que des paſſions modérées étoient les inſtrumens de ſon bonheur. Sans doute le Philoſophe, dont la rigide ſévérité voulut les anéantir en ſoi-même, s'indignoit d'être entraîné par elles, & les redoutoit comme l'intempérant craint quelquefois les feſtins. La Fontaine, défendu par la nature contre le danger d'abuſer de ſes dons, ſe laiſſa guider ſans crainte à des penchans qui l'égarerent quelquefois, mais ſans le conduire au précipice. L'amour, cette paſſion qui parmi nous ſe compoſe de tant d'autres, reprit dans ſon ame ſa

ſimplicité naturelle ; fidele à l'objet de ſon goût, mais inconſtant dans ſes goûts, il paroît que ce qu'il aima le plus dans les femmes, fut celui de leurs avantages dont elles ſont elles-mêmes les plus épriſes, leur beauté. Mais le ſentiment qu'elle lui inſpira, doux comme l'ame qui l'éprouvoit, s'embellit des graces de ſon eſprit, & la plus aimable ſenſibilité prit le ton de la galanterie la plus tendre. Qui a jamais rien dit de plus flatteur pour le ſexe, que le ſentiment exprimé dans ces vers ?

Ce n'eſt point près des Rois que l'on fait ſa fortune.
Quelqu'ingrate beauté, qui nous donne des loix,
Encore en tire-t-on un ſouris quelquefois.

C'eſt ce goût pour les femmes dont il parle ſans ceſſe, comme l'Arioſte, en bien & en mal, qui lui dicta ſes Contes, ſe reproduit ſans danger & avec tant de graces dans ſes Fables mêmes, & conduiſit ſa plume dans ſon Roman de Pſiché. Cette Déeſſe nouvelle que le Conte ingénieux d'Apulée n'avoit pu aſſocier aux anciennes Divinités de la Poéſie, reçut de la brillante imagination de la Fontaine une exiſtence égale à celle des Dieux d'Héſiode & d'Homere, & il eut l'honneur de créer comme eux une Divinité. Il ſe plut à réunir en elle ſeule toutes les foibleſſes des femmes, &, comme il dit, leurs trois plus grands défauts, la vanité, la curioſité & le trop d'eſprit. Mais il l'embellit en même-tems de toutes les graces de ce ſexe

enchanteur. Il la place ainſi au milieu des prodiges de la nature & de l'art, qui s'éclipſent tous auprès d'elle. Ce triomphe de la beauté qu'il a pris tant de plaiſir à peindre, demande & obtient graces pour les ſatyres qu'il ſe permet contre les femmes, ſatyres toujours générales ; & dans cette Pſiché même, il place au Tartare

Ceux dont les vers ont noirci quelque belle.

Auſſi ſes vers & ſa perſonne furent ils également accueillis de ce ſexe aimable, d'ailleurs ſi bien vengé de la médiſance par le ſentiment qui en fait médire. On a remarqué que trois femmes furent ſes bienfaitrices, parmi leſquelles il faut compter cette fameuſe Ducheſſe de Bouillon, qui, ſéduite par cet eſprit de parti, fléau de la Littérature, ſe déclara ſi hautement contre Racine; car ce grand Tragique, qu'on a depuis appellé le Poëte des femmes, ne put obtenir le ſuffrage des femmes les plus célebres de ſon ſiecle, qui toutes s'intéreſſoient à la gloire de la Fontaine. La gloire fut une de ſes paſſions les plus conſtantes. Il nous l'apprend lui-même ;

Un vain bruit & l'amour ont occupé mes ans ;

& dans les illuſions de l'amour même, cet autre ſentiment conſervoit des droits ſur ſon cœur.

Adieu plaiſirs, honneurs, louange bien aimée,

s'écrioit-il dans le regret que lui laiſſent les momens perdus pour ſa réputation. Ce ne fut pas ſans doute une paſſion malheureuſe ; il jouit de cette gloire ſi chere, & ſes ſuccès le mirent au nombre de ces hommes rares à qui le ſuffrage public donne le droit de ſe louer eux-mêmes ſans affliger l'amour-propre d'autrui. Il faut convenir qu'il uſa quelquefois de cet avantage ; car, tout étonnant que paroît la Fontaine, il ne fut pourtant pas un Poëte ſans vanité. Mais ne ſe louant que pour promettre à ſes amis

Un temple dans ſes vers,

pour rendre ſon encens plus digne d'eux ; ſa vanité même devint intéreſſante, & ne parut que l'aimable épanchement d'une ame naïve, qui veut aſſocier ſes amis à ſa renommée. Ne croiroit-on pas encore qu'il a voulu réclamer contre les portraits qu'on s'eſt permis de faire de ſa perſonne, lorſqu'il oſe dire ?

Qui n'admettroit Anacréon chez ſoi ?
Qui banniroit Waller & la Fontaine ?

Eſt-il vraiſemblable, en effet, qu'un homme admis chez les Conti, les Vendome, & parmi tant de ſociétés illuſtres, fût tel que nous le repréſente une exagération ridicule, ſur la foi de quelques réponſes naïves échappées à ſes diſtractions ? La grandeur encourage, l'orgueil protege, la vanité cite un Auteur illuſtre, mais la ſociété n'appelle ou n'admet que celui qui ſait plaire ; & les Chaulieu, les La-

fare, avec lesquels il vivoit familiérement, n'ignoroient pas l'ancienne méthode de négliger la personne en estimant les écrits. Leur société, leur amitié, les bienfaits des Princes de Conti & de Vendome; &, dans la suite, ceux de l'auguste Eleve de Fénelon récompenserent le mérite de la Fontaine, & le consolerent de l'oubli de la Cour, s'il y pensa.

C'est une singularité bien frappante de voir un Ecrivain tel que lui, né sous un Roi dont les bienfaits allerent étonner les Savans du Nord, vivre négligé, mourir pauvre, & près d'aller dans sa caducité chercher, loin de sa patrie, les secours nécessaires à la simple existence. C'est qu'il porta toute sa vie la peine de son attachement à Fouquet, ennemi du grand Colbert. Peut-être n'eût-il pas été indigne de ce Ministre célebre de ne pas punir une reconnoissance & un courage qu'il devoit estimer. Peut-être, parmi les Ecrivains dont il présentoit les noms à la bienfaisance du Roi, le nom de la Fontaine n'eût-il pas été déplacé; & la postérité ne reprocheroit point à sa mémoire d'avoir abandonné au zele bienfaisant de l'amitié, un homme qui fut un des ornemens de son siecle, qui devint le successeur immédiat de Colbert lui-même à l'Academie, & le loua d'avoir protégé les Lettres. Une fois négligé, ce fut une raison de l'être toujours,

ſuivant l'uſage ; & le mérite de la Fontaine n'étoit pas d'un genre à toucher vivement Louis XIV. Peut-être les Rois & les Héros ſont-ils trop loin de la nature pour apprécier un tel Ecrivain. Il leur faut des tableaux d'hiſtoire plutôt que des payſages : & Louis XIV, mêlant à la grandeur naturelle de ſon ame quelques nuances de la fierté eſpagnole qu'il ſembloit tenir de ſa mere, Louis XIV, ſi ſenſible au mérite des Corneille, des Racine, des Boileau, ne ſe retrouvoit point dans des Fables. C'étoit un grand défaut, dans un ſiecle où Deſpréaux fit un précepte de l'art poétique, de former tous les Héros de la Tragédie ſur le Monarque François (1) ; & la deſcription du paſſage du Rhin importoit plus au Roi que les débats du Lapin & de la Belette.

Malgré cet abandon du Maître, qui retarda même la réception de l'Auteur des Fables à l'Académie Françoiſe, malgré la médiocrité de ſa fortune, la Fontaine, & l'on aime à s'en convaincre, la Fontaine fut heureux ; il le fut même plus qu'aucun des grands Poëtes ſes Contemporains. S'il n'eut point cet éclat impoſant attaché aux noms des Racine, des Corneille, des Moliere, il ne fut point

(1) Que Racine enfantant des miracles nouveaux,
De ſes Héros, ſur lui forme tous les tableaux.
BOIL. *Art. Poët.*

exposé au déchaînement de l'envie toujours plus irritée par les succès de Théâtre. Son caractere pacifique le préserva de ces querelles littéraires qui tourmenterent la vie de Despréaux. Cher au public, cher aux plus grands génies de son siecle, il vécut en paix avec les Ecrivains médiocres; ce qui paroît un peu plus difficile. Pauvre, mais sans humeur & comme à son insçu; libre de chagrins domestiques, d'inquiétudes sur son sort, possédant le repos, de douces rêveries & le *vrai dormir* dont il fait de grands éloges, ses jours parurent couler négligemment comme ses vers. Aussi, malgré son amour pour la solitude, malgré son goût pour la campagne, ce goût si ami des Arts auxquels il offre de plus près leur modele, il se trouvoit bien par-tout. Il s'écrie dans l'ivresse des plus doux sentimens, qu'il aime à la fois la ville, la campagne; que tout est pour lui le souverain bien;

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique,
Les chimeres, le rien, tout est bon.

Il retrouve en tout lieu le bonheur qu'il porte en lui-même, & dont les sources intarissables sont l'innocente simplicité de son ame & la sensibilité d'une imagination souple & légere. Les yeux s'arrêtent, se reposent avec délices sur le spectacle d'un homme, qui, dans un monde trompeur, soupçonneux, agité de passions & d'intérêts divers, marche avec l'aban-

don d'une paiſible ſécurité, trouve ſa ſûreté dans ſa confiance même, & s'ouvre un accès dans tous les cœurs, ſans autre artifice que d'ouvrir le ſien, d'en laiſſer échapper tous les mouvemens, d'y laiſſer lire même ſes foibleſſes, garans d'une aimable indulgence pour les foibleſſes d'autrui. Auſſi la Fontaine inſpira-t-il toujours cet intérêt qu'on accorde involontairement à l'enfance. L'un ſe charge de l'éducation & de la fortune de ſon fils; car il avoit cédé aux deſirs de ſa famille, & un ſoir il ſe trouva marié. L'autre lui donne un aſile dans ſa maiſon. Il ſe croit parmi des freres; ils vont le devenir en effet; & la ſociété reprend les vertus de l'âge d'or pour celui qui en a la candeur & la bonne foi. Il reçoit des bienfaits; il en a le droit, car il rendroit tout ſans croire s'être acquitté. Peut-être il eſt des ames qu'une ſimplicité noble éleve naturellement au-deſſus de la fierté; &, ſans blamer le Philoſophe, qui écarte un bienfaiteur dans la crainte de ſe donner un tyran, ſait ſe priver, ſouffrir & ſe taire; n'eſt-il pas plus beau peut-être, n'eſt-il pas du moins plus doux de voir la Fontaine montrer à ſon ami ſes beſoins comme ſes penſées, abandonner généreuſement à l'amitié le droit précieux qu'elle réclame, & lui rendre hommage par le bien qu'il reçoit d'elle? il aimoit, c'étoit ſa reconnoiſſance, & ce fut celle qu'il fit éclater envers le malheureux

Fouquet. J'admirerai ſans doute, il le faut bien, un chef-d'œuvre de poëſie & de ſentiment dans ſa touchante Elégie ſur cette fameuſe diſgrace. Mais, ſi je le vois, deux ans après la chûte de ſon bienfaiteur, pleurer à l'aſpect du Château où M. Fouquet avoit été détenu ; s'il s'arrête involontairement autour de cette fatale priſon dont il ne s'arrache qu'avec peine ; ſi je trouve l'expreſſion de cette ſenſibilité, non dans un écrit public, monument d'une reconnoiſſance ſouvent faſtueuſe, mais dans l'épanchement d'un commerce ſecret, je partagerai ſa douleur ; j'aimerai l'Ecrivain que j'admire : ô, la Fontaine, eſſuie tes larmes, écris cette fable charmante *des Deux Amis*, & je ſais où tu trouves l'éloquence du cœur & le ſublime de ſentiment. Je reconnoîs le maître de cette vertu qu'il nomme par une expreſſion nouvelle *le don d'être ami*. Qui l'avoit mieux reçu de la nature ce don ſi rare ? Qui a mieux éprouvé les illuſions du ſentiment ? Avec quel intérêt, avec quelle bonne foi naïve, aſſociant dans un même recueil pluſieurs de ſes immortels écrits à la traduction de quelques harangues anciennes, ouvrage de ſon ami Maucroix, ne ſe livre-t-il pas à l'eſpérance d'une commune immortalité ? Que mettre au-deſſus de ſon dévouement à ſes amis, ſi ce n'eſt la noble confiance qu'il avoit lui-même en eux ? O vous, MESSIEURS, vous qui ſavez ſi bien,

puiſque vous chériſſez ſa mémoire, ſentir & apprécier ce charme inexprimable de la facilité dans les vertus, partage des mœurs antiques; qui de vous, allant offrir à ſon ami l'hoſpice de ſa maiſon, n'éprouveroit l'émotion la plus douce, & même le tranſport de la joie, s'il en recevoit cette réponſe auſſi attendriſſante qu'inattendue, *j'y allois?* Ce mot ſi ſimple, cette expreſſion ſi naïve d'un abandon ſans réſerve, eſt le plus digne hommage rendu à l'humanité généreuſe, & jamais bienfaiteur, digne de l'être, n'a reçu une ſi belle récompenſe de ſon bienfait.

Telle eſt l'image que mes foibles yeux ont pu ſaiſir de ce grand homme, d'après ſes ouvrages mêmes, plus encore que d'après une tradition récente, mais que trop ſouvent infidele, s'eſt plu, ſur la foi de quelques plaiſanteries de ſociété, à montrer, comme un jeu biſarre de la nature, un homme qui en fut véritablement un prodige, qui offrit le ſingulier contraſte d'un Conteur trop libre, & d'un excellent Moraliſte; reçut en partage l'eſprit le plus fin qui fut jamais, & devint en tout le modele de la ſimplicité; poſſéda le génie de l'obſervation, même de la ſatyre, & ne paſſa jamais que pour un bon homme; déroba, ſous l'air d'une négligence quelquefois réelle, les artifices de la compoſition la plus ſavante; fit reſſembler l'art au naturel, ſouvent même

à l'inſtinct ; cacha ſon génie par ſon génie même, tourna au profit de ſon talent, l'oppoſition de ſon eſprit & de ſon ame, & fut dans le ſiecle des grands Ecrivains, ſinon le premier, du moins le plus étonnant. Malgré ſes défauts, obſervés même dans ſon éloge, il ſera toujours le plus relu de tous les Auteurs, & l'intérêt qu'inſpirent ſes ouvrages s'étendra toujours ſur ſa perſonne. C'eſt que pluſieurs de ſes défauts mêmes participent quelquefois des qualités aimables qui les avoient fait naître ; c'eſt qu'on juge l'homme & l'auteur par l'aſſemblage de ſes qualités habituellement dominantes ; & la Fontaine déſigné de ſon vivant par l'épithete de bon, reſſemblance remarquable avec Virgile, conſervera, comme Ecrivain, le ſurnom d'inimitable, titre qu'il obtint avant même d'être tout-à-fait apprécié, titre confirmé par l'admiration d'un ſiecle & devenu, pour ainſi dire, inſéparable de ſon nom.

Lu & approuvé. A Paris, ce 28 Octobre 1774.
LE TOURNEUR.

Vu l'Approbation. Permis d'imprimer.
LE NOIR.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe, 1774.

ODE

A MA PATRIE,

PRÉSENTÉE

AU ROI,

Par M. D'HERMAND, âgé de 18 ans.*

QUEL Dieu rayonnant de lumière,
Descend de la voûte des Cieux ?
Les Lys ornent sa tête altière,
Et l'espoir brille dans ses yeux.
O mon Idole, ô ma Patrie !
France, c'est ton heureux Génie
Qui vient seconder mon ardeur ;
Je le sens, c'est lui qui m'inspire,
Français partagez mon délire,
Je vais chanter votre bonheur.

DISPAROISSEZ, nuages sombres,
Tristes enfans de la douleur :
Mon œil voit à travers les ombres,
Eclorre un jour consolateur ;
O jour brillant, jour plein de charmes !
Citoyens, essuyons nos larmes,
A l'aspect de ses feux naissans ;
Un Astre, ami de la nature,
Sous sa flâme féconde & pure
Va, de fruits, couronner nos champs.

* *Fils de l'Avocat aux Conseils du Roi*

Eleve une tête orgueilleuſe,
France, ſous un autre Louis,
Souris, dans l'attente flatteuſe
Des bienfaits qui te ſont promis :
La Religion, la Juſtice,
Prennent déjà contre le vice
L'Egide du meilleur des Rois ;
Son exemple va le détruire,
Et tout ſuivra l'aimable empire
Des mœurs plus fortes que les Loix.

Prostitués à l'impoſture,
Vils Eſclaves, lâches flatteurs,
Fuyez, vous dont la bouche impure,
Souffle ſes poiſons dans les cœurs :
De Louis un regard ſévère,
Percera le ſombre myſtère
Qui couvre votre iniquité ;
Son bras détruira vos trophées,
Et ſur vos têtes foudroyées,
Relevera la vérité.

Des Bourbons, Compagnon fidèle,
Honneur, Idole des Français,
O toi qui portois ſur ton aile
Le Souverain & les Sujets !
Un Roi, que la ſageſſe éclaire,
Bannira de ton ſanctuaire
Les abus, fléaux de l'Etat ;
C'eſt alors que, par ſa prudence,
L'antique vertu de la France
Reprendra ſon premier éclat.

Que l'odieuſe politique
Se couvrant de l'obſcurité,
Rampe dans le ſentier oblique,
Que lui trace la fauſſeté ;
Mon Maître, que la gloire anime,
Ne connoîtra que l'art ſublime

De rendre ſes Peuples heureux;
Et c'eſt, en verſant l'abondance,
Qu'il affermira ſa puiſſance
Contre des voiſins orgueilleux.

Douce & féconde bienfaiſance,
Volupté des Rois vertueux!
Oui, les biens, que ta main diſpenſe
Paſſeront juſqu'à nos neveux:
Les arts fleuriront dans nos Villes;
Au ſein de ſes foyers tranquilles
Le Laboureur, d'un doux ſommeil
Sans crainte goûtera les charmes,
Et le cri perçant des alarmes,
Ne troublera plus ſon réveil.

Voila quel ſera ton ouvrage,
Grand Roi; d'un eſpoir ſi flatteur,
La France ne veut d'autre gage,
Ni d'autre garant que ton cœur:
Des ans ſurmontant le ravage
Ton Regne vivra d'âge en âge;
Et nos deſcendans attendris,
Un jour en liſant ton hiſtoire,
Confondront les noms & la gloire,
De Henry IV. & de Louis.

O vous, dont l'aimable ſourire
Fait naître la ſérénité,
Qui regnez par le double empire
Des vertus & de la beauté!
Tendre Epouſe, Reine chérie,
Qui, de Thérèse, à ma Patrie
Retracez les traits enchanteurs,
Avec un Epoux juſte & ſage,
Partagez à jamais l'hommage
Que vous conſacrent tous les cœurs.

Jeunes Héros en qui la France
Ose voir ses premiers amis,
Par le cœur, & par la naissance
Augustes Frères de Louis!
Le noble amour de ma Patrie
A serré le nœud qui vous lie:
Quel augure pour nos succès!
Sous vos pas, la gloire va naître,
Et vous serez, après leur Maître,
Le plus ferme appui des Français.

D'une tige illustre & sacrée,
Précieux & chers Rejettons,
O Princesses que l'hyménée
Unit aux destins des Bourbons!
Vous, leurs Sœurs, dont le caractère,
La bonté, l'heureux don de plaire,
Des Français entraînent les cœurs!
Et vous, ames vraiment sublimes,
Du devoir illustres victimes,
Que le Ciel accorde à nos pleurs!

Que de vos brillantes années
Le cours heureux, du vieux Nestor
Puisse égaler les destinées,
Et ramener le siècle d'or;
Que cette famille chérie,
Par l'attrait des vertus unie,
Eternise ce nœud charmant;
Et que son glorieux exemple
De l'Europe qui la contemple,
Soit le modèle & l'ornement.

Lû & approuvé, à Paris ce 19 Juillet 1774.
MARIN.

Vû l'approbation, permis d'imprimer ce 19 Juill 1774. DE SARTINE.

ÉLOGE

DE

LOUIS XV,

PRONONCÉ DANS UNE ACADÉMIE

Le 25 Mai 1774.

ÉLOGE DE LOUIS XV,

PRONONCÉ DANS UNE ACADÉMIE

Le 25 Mai 1774.

MESSIEURS,

Je ne viens point ici au milieu d'une pompe lugubre & éclatante, mêler la vanité d'un difcours étudié à toutes ces vanités établies pour faire illufion aux vivants, fous le fpécieux prétexte de la gloire des morts.

Nôtre affemblée n'eft point une de ces cérémonies faftueufes inventées pour féduire les yeux & les oreilles. Mon difcours doit être fimple & vrai, comme l'était le Monarque dont nous déplorons la perte.

Quand la grande éloquence commença &

finit dans le siècle de Louis XIV, les oraisons funèbres prononcées par les Bossuet & par les Fléchier subjuguaient la France étonnée. Elles étaient les seuls ornements qu'on remarquât au milieu de ces superbes appareils funéraires. On était transporté de ce nouveau genre; il a diminué de prix, dès qu'il est devenu commun.

Aujourd'hui que la recherche du vrai en tout genre est devenue la passion dominante des hommes, ce fard des déclamations, si imposant autrefois, a perdu son éclat. Nous sommes heureusement réduits, sur-tout dans ces assemblées secrettes, à suivre la méthode inventée par l'ingénieux Fontenelle, & perfectionnée par le marquis de Condorcet; méthode qui consiste à faire plutôt le précis de la vie d'un homme que son éloge; à ne le louer que par les faits; à raconter sans emphase les services qu'il a rendus; à laisser voir sans malignité les faiblesses inséparables de la nature humaine; à ne chercher enfin pour toute éloquence que des vérités utiles. Les hommes ne se dégoûteront jamais de ce genre, parce qu'il ressemble à celui de l'histoire.

C'était l'uſage de ces anciens peuples ſi renommés, qui jugeaient les Rois après leur mort, & qui par-là enſeignèrent la juſtice à la terre. De tels diſcours funèbres peuvent avoir ſur l'hiſtoire même un grand avantage, celui de ne recueillir aucune de ces fables ſecrettes que la méchanceté, ou la ſeule envie de parler débite ſur un prince de ſon vivant, que l'erreur populaire accrédite, & qu'au bout de quelques années les hiſtoriens adoptent en ſe trompant eux-mêmes & en trompant la poſtérité.

Si on ôſait être ſage, des diſcours de ce genre feraient d'une utilité bien plus grande encore. Car également éloignés de la flatterie & de la ſatyre, ils feraient la leçon de ceux dont un jour on doit faire l'oraiſon funèbre. Ce qu'un homme éclairé & juſte prononcerait ſur un Roi, devant ſon ſucceſſeur & devant la nation, ferait une impreſſion cent fois plus forte & plus durable que tous ces diſcours d'oſtentation, qui ne ſont plus regardés que comme une partie des cérémonies qui paſſent en un jour.

Nous n'avons rien à dire du premier âge de

Louis XV, preſque toutes les enfances comme toutes les décrépitudes ſe reſſemblent; les premières donnent toujours quelque eſpérance que les ſecondes ôtent entièrement. Son caractère était doux & facile, & l'on a remarqué que, dans toute ſa vie, il ne montra aucun emportement. Ce qu'il apprit le mieux dans ſa première jeuneſſe fut la géographie; ſcience la plus utile à un roi, ſoit en paix, ſoit en guerre. Il fit même imprimer au Louvre un petit livre intitulé, *de la Géographie par le cours des fleuves*, qu'il compoſa en partie ſur les leçons de M. de Liſle, & dont on tira cinquante exemplaires. C'eſt cette étude qui le détermina depuis à faire lever des cartes topographiques de toute la France, ouvrage immenſe où l'on n'a trouvé preſque rien d'omis, ni d'inexact.

Ce goût pour la géographie le conduiſit naturellement à quelques connaiſſances de l'aſtronomie, & à un peu d'hiſtoire naturelle.

Son jugement en toutes choſes était juſte; mais cette douce facilité de caractère dont nous avons parlé, le porta toujours à préférer l'opinion des autres à la ſienne.

C'eſt par cette condeſcendance qu'il ſe réſolut à la guerre de 1741, malgré le cardinal de Fleuri qui s'y oppoſait. Car des perſonnes qui avaient alors plus de crédit ſur ſon eſprit que ſon miniſtre même, l'entraînèrent lui & ce miniſtre dans cette entrepriſe qui fut heureuſe en Flandres & malheureuſe par-tout ailleurs. Ainſi Louis XV fit la guerre ſans être ambitieux, & donna deux batailles ſans être emporté par cette ardeur qui naît de la fougue du tempérament, & que la faibleſſe humaine a nommé héroïque.

Son ame était toujours tranquille. Elle le fut même lorſqu'en 1744 il courut à la tête de ſon armée délivrer l'Alſace inondée d'ennemis. Ce fut alors qu'étant tombé malade à Metz & près de mourir, il reçut de ſes peuples ce ſurnom ſi flatteur de *Bien-aimé*. Il ne lui fut point donné en cérémonie & par des actes authentiques, comme le ſurnom de *Grand* fut décerné à Louis XIV par l'hôtel-de-ville en 1680. L'enthouſiaſme des Pariſiens cherchait un titre qui exprimât ſa tendreſſe pour ſon roi. Un homme de la populace cria, *Louis le Bien-aimé*. Bientôt cinq-cent-mille voix le

répétèrent, tous les calendriers, tous les papiers publics furent ornés de ce nom. L'amour l'avait donné; & l'usage le conserva dans les temps orageux où ces mêmes Parisiens, que l'Europe accuse de légèreté, semblèrent démentir pour quelques jours les témoignages de leur tendresse.

Il mérita cet amour sans doute, lorsque pour tout fruit de ses conquêtes en Flandres, il demandait la paix à la vertueuse Marie-Thérèse. On eût dit qu'il pressentait les obligations que la France aurait un jour à cette Souveraine. Il ne pouvait assez acheter le présent inestimable qu'elle nous a fait, & dont nous jouissons aujourd'hui.

Si même la guerre la plus juste est toujours funeste aux nations, celle qu'on fesait à la légitime héritiére de tant de Césars n'en pesait que davantage au cœur de Louis XV. Il voyait qu'elle n'était pas fondée sur cette justice évidente dont il avait les principes dans le fond de son ame. C'est cette justice si rare qui peut seule justifier la guerre aux yeux des sages.

Sa déférence pour les ſentimens d'antrui lui fit encore entreprendre la guerre de 1756, qui fut bien plus malheureuſe que la première. La France y perdit beaucoup de ſang, encore plus de tréſors, tout le Canada, ſon commerce de l'Inde, ſon crédit dans l'Europe ; & il a fallu que la Nation, toujours induſtrieuſe, toujours agiſſante, travaillât douze années entières pour réparer à peine une partie de ces brèches immenſes.

Tant de malheurs n'altérèrent point l'ame du Monarque. Les hommes placés dans un rang éminent, veulent tous paraître inébranlables, ils affectent le calme au milieu du trouble ; mais Louis XV n'affectait rien ; il ne cherchait point la tranquillité, il la trouvait dans ſon caractère. Ce ſerait le plus précieux don de la nature s'il pouvait toujours être joint à l'activité.

Son ame ne ſe démentit pas même dans cette horrible & incroyable aventure d'un fanatique de la lie du peuple, qui ôſa porter la main ſur ſa perſonne ſacrée ; & après les premiers moments donnés à l'incertitude des ſui-

tes, il fut auffi ferein que s'il n'avait point été bleffé.

Cette égalité d'ame, cette fimplicité, il la mettait dans toutes fes actions, dans le fervice auprès de fa perfonne, dans les ordres qu'il donnoit pour ces ouvrages publics admirables, dont tout autre aurait voulu tirer quelque gloire avec juftice. En cela, fon caractère était l'oppofé de celui de Louis XIV fon prédéceffeur.

C'eft fur quoi l'on a demandé fouvent s'il eft à defirer qu'un Roi recherche la gloire, ou qu'il foit indifférent pour elle. Peut-être cette indifférence fi louable ôte quelquefois à l'ame un peu d'énergie. Peut-être empêcha-t-elle affez long-tems Louis XV de fe faire valoir lui-même, en fefant à des Officiers bleflés pour fon fervice, cet accueil prévenant qui confole la nature humaine & qui eft leur premiere récompenfe. Mais ce n'était qu'un défaut d'attention, ce n'était point un vice de fon cœur. C'en ferait un, s'il était l'effet de la dureté.

Cette dureté ne peut lui être imputée, puif-

que tous ſes domeſtiques avouent qu'on ne vit jamais un maître plus indulgent, & que tous ceux qui ont travaillé ſous ſes ordres ſe louent de ſon affabilité. On ne peut pas être toujours Roi, on ſerait trop à plaindre, il faut être homme; il faut entrer dans tous les devoirs de la vie civile, & Louis XV y entrait, ſans que ce fût pour lui une gêne & un dehors emprunté.

Il eſt vrai que, quand un Monarque admet ſes courtiſans dans ſa familiarité, il ne faut jamais que le Roi ſe venge des petits torts qu'on peut avoir avec l'homme. On s'eſt plaint que Louis XV a trop fait ſentir quelquefois qu'on avait offenſé le trône, quand on n'avait bleſſé que quelques devoirs établis dans la ſociété. Un Roi ne doit point punir ce que la loi ne punirait pas. Autrement, il faudrait ſe dérober à tous les Rois comme à des êtres trop élevés au-deſſus de l'eſpèce humaine, & trop dangereux pour elle; ils ſe verraient condamnés à n'être que maîtres, & à ne jouir jamais des faibles conſolations qu'on peut goûter dans cette vie paſſagère.

On s'eſt étonné que, dans ſa vie toujours uni-

forme, il ait ſi ſouvent changé de Miniſtres; on en murmurait, on ſentait que les affaires en pouvaient ſouffrir; que rarement le Miniſtre qui ſuccède ſuit les vues de celui qui eſt déplacé; qu'il eſt dangereux de changer de médecins, & qu'il eſt triſte de changer d'amis. On ne pouvait concevoir comment une ame toujours ſereine pouvait, dans un repos inaltérable, conſentir à tant de viciſſitudes. C'était le dangereux effet du principe le plus eſtimable, de cette défiance de lui-même, de cette condeſcendance aux volontés des perſonnes qui avaient moins de lumières & d'expérience que lui, enfin de cette même égalité d'une ame paiſible, à laquelle ces grands bouleverſemens ne coûtaient point d'efforts. Tout tenait à cette première cauſe. Il lui était égal d'ordonner un monument digne des Auguſtes & des Trajans, ou l'appartement le plus modeſte. Son imagination ne lui préſentait pas d'abord les grandes choſes: mais ſon jugement les ſaiſiſſait, dès qu'on les lui propoſait.

C'eſt ainſi qu'il fit ce grand établiſſement de l'Ecole Militaire, reſſource ſi utile de la Nobleſſe, inventée par un homme qui n'était pas

noble, & qui ſera au-deſſus des titres dans la poſtérité. C'eſt enfin de ce même principe que dépendit ſa vie publique & ſa vie privée. Sans être tendre & affectueux, il était bon mari, bon père, bon maître, & même ami autant que peut l'être un Roi.

C'eſt ſur-tout à cette ſérénité qu'il faut rendre grace de ce qu'il ne fut point perſécuteur. Il ne fonda point l'opinion des hommes pour les condamner. Il ne rechercha point des fautes obſcures pour les mettre au grand jour, & pour ſe faire un cruel mérite de les punir. Long-tems fatigué par des querelles ſcholaſtiques qui troublaient avant lui le royaume, & par des diviſions entre la Magiſtrature & quelques portions du Clergé, il voulut toujours donner aux diſputants cette même paix qui était dans ſon cœur.

Il ſavait que, dans un État où les maximes ont changé, & où les anciens abus ſont demeurés, il eſt néceſſaire quelquefois de jetter un voile ſur ces abus accrédités par le tems; qu'il eſt des maux qu'on ne peut guérir, & qu'alors tout ce que l'art peut procurer de ſou-

lagement aux hommes, eſt de les faire vivre avec leurs infirmités.

Ne ſe point émouvoir & ſavoir attendre, ont donc été les deux pivots de ſa conduite. Il a conſervé cette imperturbabilité juſques dans l'affreuſe maladie qui l'a enlevé à la France, ne marquant ni faibleſſe, ni crainte, ni impatience, ni vains regrets, ni déſeſpoir; rempliſſant les devoirs lugubres avec ſa ſimplicité ordinaire, & dans les tourments douloureux qu'il éprouvait : il a fini comme par un ſommeil paiſible, ſe conſolant dans l'idée qu'il laiſſait des enfans dont on eſpérait tout.

Sa mémoire nous ſera chère, parce que ſon cœur étoit bon. La France lui aura une obligation éternelle d'avoir aboli la vénalité de la Magiſtrature, & d'avoir délivré tant d'infortunés habitans de nos provinces, de la néceſſité d'aller achever leur ruine dans une Capitale où l'on ignore preſque toujours nos coutumes. Un jour viendra que toutes ces coutumes ſi différentes ſeront rendues uniformes, & qu'on fera vivre ſous les mêmes loix les citoyens de la même Patrie. Les abus invétérés ne ſe corri-

gent qu'avec le tems. Chaque Roi, dont descendait Louis XV, a fait du bien. Henri IV, que nous bénissons, a commencé. Louis XIII, par son grand Ministre, a bien mérité quelquefois de la France. Louis XIV a fait, par lui-même, de très-grandes choses. Ce que Louis XV a établi, ce qu'il a détruit exige notre reconnaissance. Nous attendrions une félicité entière de son successeur, si elle était au pouvoir des hommes.



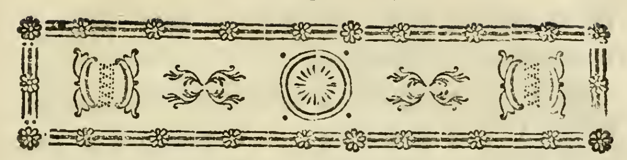
Comme l'Orateur, bien moins Orateur que Citoyen, prononçait ces paroles, arriva la nouvelle, que les trois Princesses filles du feu Roi étaient attaquées de la petite vérole. Alors il continua ainsi :

Messieurs, à nos douloureux regrets succèdent les plus cruelles allarmes; nous pleurions & nous tremblons; la France doit être en larmes & en prières; mais que peuvent les vœux des faibles mortels? On a invoqué, en peu de tems, la Patrone de Paris, pour les jours du dernier Dauphin, pour son épouse, pour sa mère; enfin pour le feu Roi. Dieu n'a point

changé ſes decrets éternels. Puiſſe ſa Providence ineffable avoir ordonné que l'art vienne heureuſement combattre les maux dont la nature accable ſans ceſſe le genre humain ! Que l'inoculation nous aſſure la conſervation de notre nouveau Roi, de nos Princes & de nos Princeſſes. Que les exemples de tant de Souverains les encouragent à ſauver leur vie par une épreuve qui eſt immanquable, quand elle eſt faite ſur un corps bien diſpoſé. Il ne s'agit plus ici d'achever l'éloge du feu Roi; il s'agit que ſon ſucceſſeur vive. L'inoculation nous paraiſſait téméraire avant les exemples courageux qu'ont donné M. le Duc d'Orléans, le Duc de Parme, les Rois de Suède, de Danemarck, l'Impératrice Reine, l'Impératrice de Ruſſie. Maintenant il ſerait téméraire de ne la pas employer. C'eſt notre malheur que les vérités & les découvertes en tout genre eſſuient longtems parmi nous des contradictions; mais, quand un intérêt ſi cher parle, les contradictions doivent ſe taire.



DE LA MORT
DE LOUIS XV,
ET DE
LA FATALITÉ.



DE LA MORT DE LOUIS XV, ET DE LA FATALITÉ.

LOUIS XV a été le ſeul Roi de France qui ſoit mort de cette funeſte maladie nommée *variole*, ou *petite-vérole*. Il a été le ſeul ſur dix-mille perſonnes qui en ait été attaqué deux fois ; car on aſſûre qu'il l'avait eue à quatorze ans.

C'eſt encore un évènement non moins unique, que ce venin l'ait comme choiſi au milieu de toute ſa Cour, pour le faire périr à l'âge de ſoixante & quatre ans, dans le temps que perſonne n'en éprouvait la moindre atteinte ni dans le château, ni dans la ville de Verſailles.

Voilà trois fatalités étranges. Une quatrième

eſt la maniere dont on prétend qu'il prit la variole dont il eſt mort.

Il avait rencontré à la chaſſe un enterrement ; il s'en approcha, & demanda qui on allait enſevelir. On lui répondit que c'était une jeune fille, morte de la petite vérole.

Cette rencontre parut ne lui faire aucune impreſſion ; mais depuis ce moment, ſon teint ſembla un peu obſcurci ; & deux jours après ſon chirurgien dentiſte, nommé *Bourdet*, homme très-expérimenté, en examinant ſes gencives, leur trouva un caractère qui annonçait une maladie dangereuſe. Il en avertit un Miniſtre d'Etat. Sa remarque fut négligée ; bientôt cette maladie ſe déclara, & le Roi mourut.

Il eſt à croire qu'il n'avoit eu, cinquante ans auparavant, qu'une petite-vérole volante, qui n'eſt pas la petite-vérole proprement dite ; car le nombre des maladies qui affligent le genre-humain, eſt ſi énorme que nous manquons de termes pour les exprimer. Il en eſt des maux du corps comme de ceux de l'ame. Point de langue qui peigne par la parole toutes ces triſtes nuances. Mais il réſulte de cet exemple que la petite-vérole tue, & que l'inoculation ſauve.

M. le Duc d'Orléans donna une grande & salutaire leçon à la Famille royale en fesant inoculer ses enfans. Le Duc de Parme fit bientôt après sur son fils une épreuve aussi heureuse.

Le Roi de Dannemarck, & ensuite le Roi de Suède & ses frères, en subissant l'inoculation, ont excité tout le Nord à les imiter & , en assurant leur précieuse vie, ont conservé celle de la sixième partie de leurs sujets.

L'Impératrice, Reine de Hongrie, a fait le même bien à l'Allemagne.

L'Impératrice de la vaste Russie, en essayant sur elle-même l'inoculation qu'elle préparait à son fils unique, en lui donnant la petite-vérole de son propre ferment, en fesant parcourir tous ses Etats par des chirurgiens inoculateurs, a sauvé la vie au quart de ses peuples qui mouraient auparavant de cette peste continuelle répandue sur toute la terre, & plus funeste en Russie qu'ailleurs.

Enfin pour remonter à la source de ces grands exemples, l'épouse du Roi d'Angleterre George second, en donnant la première, cette variole artificielle aux Princes ses en-

ſans, pour leur épargner la naturelle, fut la première qui ſauva l'Europe chrétienne.

Les Turcs, que leur ſyſtême de la prédeſtination abſolue, & plus encore leur négligence, empêchent de ſe préſerver de la peſte, emploient pourtant l'inoculation depuis long-tems, pour ſe préſerver de cette autre peſte de la petite vérole. Les Tartares leur ont enſeigné cette méthode qu'ils tenaient de l'Inde, & l'Inde la tenoit de la Chine.

Même, lorſque le médecin Mead (*) fit en Angleterre les premières expériences de l'inoculation en 1721, il la tenta à la maniere Chinoiſe ſur un des ſujets qu'on lui donna, & elle réuſſit.

Non-ſeulement tout notre hémiſphère conſpire à détruire ce poiſon que les conquérans arabes apportèrent au ſeptième ſiècle de notre ère ; mais les Anglais apprennent aujourd'hui à l'Amérique à combattre par l'inoculation cette maladie contagieuſe dont les Eſpagnols l'infectèrent à la fin de notre quinzième ſiécle, en échange d'une autre peſte non moins horrible que les compagnons de Colombo rapportèrent de ce nouveau monde, lorſqu'ils rendirent par leurs découvertes deux

(*) On prononce *Mide.*

univers également malheureux. Il s'agit maintenant de guérir l'un & l'autre.

Que conclurre de ce tableau, ſi vrai & ſi funeſte ? Rois & Princes néceſſaires aux peuples, ſubiſſez l'inoculation, ſi vous aimez la vie : encouragez-la chez vos ſujets, ſi vous voulez qu'ils vivent.

On dit qu'aux extrémités occidentales de notre hémiſphère, on trouve un peuple qui habite entre l'Océan & la Méditerranée, dans l'eſpace d'environ huit degrés en latitude & neuf en longitude. Un petit nombre de prud'hommes compoſait, dit-on, la partie la plus ſérieuſe de la Nation. Dès que les prud'hommes eurent appris qu'on ôſait attenter ſur les droits de la variole, les plus vieilles têtes s'aſſemblèrent & raiſonnèrent ainſi. « Souffrirons-nous » que nos petits enfans, qui ſont tous des « étourdis, prétendent échapper à une maladie dont nos grands-pères ont été en poſſeſſion de mourir depuis dix ſiècles ? L'antiquité eſt trop reſpectable ; & cette nouveauté ſerait trop ſcandaleuſe. Il faut que » nos Druïdes fulminent un décret ſur ce cas » de conſcience, & que nous rendions Arrêt » ſur ce délit. Nous nous ſommes déja vi-

» goureusement opposés à la découverte que
» firent des hérétiques de la circulation du
» sang ; nous avons proscrit l'émétique qui
» avait guéri notre pénultième Roi ; nous éta-
» blîmes jadis peine de mort contre ceux qui
» seraient d'un autre avis qu'Aristote ; nous
» traitâmes l'Imprimerie de sortilège. Soute-
» nons notre gloire. Nous condamnâmes en
» mil-quatre-cens soixante-dix-sept à être pendu
» quiconque, ayant contracté le mal de l'A-
» mérique, ne sortirait pas de la Ville en
» vingt-quatre heures : fesons pendre le pre-
» mier insolent qui se portera bien, après avoir
» été inoculé du mal de l'Arabie. »

Un Médecin habile leur présenta requête pour faire adoucir l'Arrêt. Il leur dit que, de compte fait, il n'était mort que deux personnes en Angleterre sur deux-cent-mille inoculés : encore ces deux morts avaient-ils été dangereusement malades avant l'opération. Ainsi il n'y avait pas même l'unité contre cent mille à parier contre la méthode Anglaise. Messieurs les anciens répondirent qu'ils ne se mêlaient pas de l'algèbre.

Quelques personnes, qui se piquaient de

métaphyfique, firent une objection qui n'était pas meilleure que l'Arrêt des prud'hommes ; la voici.

Tout eft arrangé, tout eft prévu, tout arrive par les ordres immuables de l'éternel Souverain de la nature ; & il eft impoffible que ces ordres ne foient pas immuables, puifqu'alors l'Être éternel ferait fuppofé inconftant & faible. Chaque animal, chaque végétal, renfermé dans fon germe, eft deftiné à fe développer, à croître & périr dans les inftans marqués, comme le foleil eft deftiné à faire, dans fon cours, des éclipfes avec les planètes dans le feul moment où ces éclipfes doivent arriver ; & fi ces phénomènes étaient produits une feconde plutôt ou plus tard, ce feroit un autre ordre de chofes, un autre univers que celui où nous fommes. L'homme eft libre ; c'eft-à-dire, l'homme peut faire ce qu'il veut, quand il en a la faculté ; mais il ne peut avoir la faculté de s'oppofer aux décrets éternels du grand Être. Ce ferait en effet s'y oppofer, ce ferait les anéantir, fi on pouvait prolonger la vie, je ne dis pas d'un homme, mais d'une mouche, au-delà de l'inftant irrévocablement arrêté pour fa mort.

Donc en voulant, par l'infertion de la petite vérole, prolonger la vie d'un homme, non-feulement on tente une chofe impoffible, mais on fe rend coupable envers la Providence éternelle.

Il eft très-aifé de détruire cet argument, même en convenant qu'il eft très-jufte dans fon principe.

Oui, tout eft lié, tout eft arrangé de tout temps & pour jamais. Oui, nul Être ne peut déplacer un chaînon de la grande chaîne. Oui, nous ne fommes point libres de faire un pas contre les decrets immuables. Le grand Être avait prévu, avait ordonné de toute éternité, qu'au feptième fiècle la variole viendrait fe joindre aux autres fléaux qui font de la terre un féjour de mort. Mais auffi il avait prévu & ordonné que madame de Montaguë, étant Ambaffadrice d'Angleterre, au dix-huitième fiècle à Conftantinople, verrait des femmes inoculer de petits enfans fur le pas des portes & dans les rues pour quelques afpres, ces enfans fe jouer avec le venin falutaire que ces femmes leur inféraient, & n'en être pas plus malades que l'on eft à cet âge d'une dartre paffagère.

La Providence avait prévu & ordonné que cette dame donnerait la petite vérole à ſon propre fils dans la capitale des Turcs, & qu'à ſon retour à Londres, elle perſuaderait la Princeſſe de Galles de faire inoculer ſes enfans, dont l'un a été Roi d'Angleterre.

La Providence avait prévu & ordonné que tous les Princes, dont nous avons parlé, eſſaieraient cette épreuve ſur leurs enfans & ſur eux-mêmes, & que par là ils ſauveraient la vie à preſque autant d'hommes qu'ils en ont fait tuer dans les batailles.

Un temps viendra où l'inoculation entrera dans l'éducation des enfans, & qu'on leur donnera la petite-vérole; comme on leur ôte leurs dents de lait, pour laiſſer aux autres la liberté de mieux croître.

Madame de Montaguë ſe trompait, lorſqu'elle diſait dans ſa trente unième lettre de Conſtantinople: « J'écrirais à nos médecins de Londres, ſi » je les croyais aſſez généreux pour ſacrifier leur » intérêt particulier à celui de l'Humanité; mais » je craindrais, au contraire, de m'expoſer à leur » reſſentiment qui eſt dangereux, ſi j'entrepre» nais de leur enlever le revenu qu'ils tirent de la » petite-vérole. Mais, à mon retour en Angle-

» terre, j'aurai peut-être assez de zèle pour leur
» déclarer la guerre *. »

Au contraire, loin que les grands médecins de Londres s'opposassent à l'inoculation, ce fut le célèbre Mead qui le premier donna la petite vérole aux Anglais, & Maitland la donna à l'héritier de la Couronne. Les médecins, qui suivirent cet exemple en Europe, & qui inoculèrent tant de Princes, furent mieux récompensés que s'ils avaient ressuscité des morts. Il n'y a pourtant point d'opération plus facile; elle est moins dangereuse qu'une simple saignée dans laquelle on risque de se faire piquer un tendon. Une garde-malade, une servante peut inoculer un enfant avec autant de sûreté qu'un Docteur en médecine, pourvu que le sujet soit sain; & pour un écu on peut sauver la vie à tous les petits enfans d'un village.

L'Impératrice de Russie se promena tous les jours en carrosse après avoir été inoculée. Le Grand-Maître de son Artillerie, qui subit la même épreuve, quoiqu'il eût eu la petite-vérole volante dans son enfance, alla le troisième

(*) Lettres de Milady Worthley Montaguë, premiere partie page 216, Edition de Londres; elles se trouvent à Paris chez la Veuve Duchesne.

jour à la chasse. Enfin cette Souveraine daignait écrire à l'Auteur de ce petit Mémoire ces propres mots : *c'était bien la peine de faire tant de bruit pour une pareille bagatelle, & d'empêcher les gens de se sauver la vie si aisément & si gaiement !*

La Providence avait donc prévu & ordonné que, dans un pays aussi grand que le reste de l'Europe, cette Princesse serait la premiere qui vaincrait & qui mépriserait plus d'un préjugé ridicule ; de même qu'en France, M. le Duc d'Orléans serait le premier de la race Royale qui apprendrait aux hommes à fouler aux pieds l'erreur populaire.

Il était écrit dans le grand livre de la Destinée, que les Turcs seraient assez imbécilles pour ne se pas garantir de la peste par l'établissement d'une Quarantaine, & assez sages pour se préserver de tous les dangers de la petite vérole.

C'est ainsi que cette Destinée éternelle portait que Messieurs Bank & Solander découvriraient de nos jours un pays immense, où les hommes se mangent les uns les autres aussi communément que nous persécutons, que nous calomnions notre prochain à Paris ; à cette différence près que les habitans de cette vaste contrée d'anthropo-

phages ne croient point faire de mal, & font des ragoûts de leurs ennemis en ſûreté de conſcience ; au-lieu que les petits calomniateurs, qui ſont venus à Paris barbouiller du papier pour gagner un peu d'argent, ſavent très-bien qu'ils font mal.

Il était écrit auſſi dans ce grand livre de la Deſtinée, que je barbouillerais ce Mémoire, qu'il ſerait lu par cinq ou ſix oiſifs qui diraient : *il a raiſon* ; & qu'il ſerait inconnu au reſte du monde.



ELOGE DE MOLIERE.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX de l'Académie Françoise en 1769.

Par M. DE CHAMFORT.

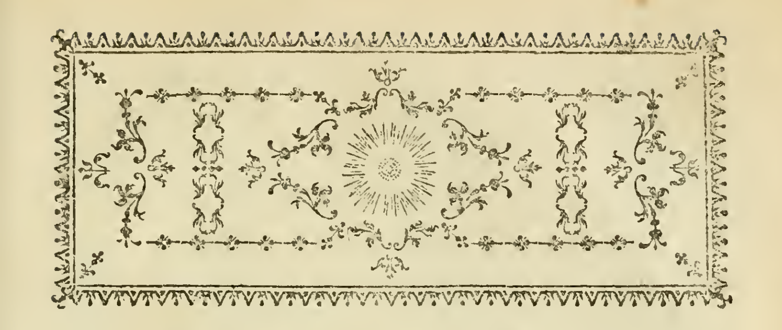
Qui mores hominum inſpexit.... *Hor.*



A PARIS,

Chez la V. REGNARD, Imprimeur de l'Académie Françoiſe, Grand'Salle du Palais, à la Providence, & rue baſſe des Urſins.

M. DCC. LXIX.



ELOGE DE MOLIERE.

LE nom de MOLIERE manquoit aux faſtes de l'Académie. Cette foule d'Etrangers, que nos Arts attirent parmi nous, en voyant dans ce Sanctuaire des Lettres les portraits de tant d'Ecrivains célèbres, a ſouvent demandé, *où eſt Moliere?* Une de ces convenances que la multitude révère, & que le ſage reſpecte, l'avoit privé pendant ſa vie des honneurs littéraires, & ne lui avoit laiſſé que les applaudiſſemens de l'Europe. L'adoption éclatante que vous faites aujourd'hui, MESSIEURS, de ce grand Homme, venge ſa mémoire, & honore l'Académie. Tant qu'il vécut, on vit dans ſa perſonne un exemple frappant de la bizarrerie de nos uſages : on vit un Citoyen vertueux, réformateur de ſa Patrie, déſavoué par ſa Patrie, & privé des droits de Citoyen ; l'honneur véri-

table séparé de tous les honneurs de convention ; le génie dans l'avilissement, & l'infamie associée à la gloire : mélange inexplicable à qui ne connoîtroit point nos contradictions, à qui ne sauroit point que le Théâtre respecté chez les Grecs, avili chez les Romains, ressuscité dans les Etats du Souverain Pontife (*a*), redevable de la première Tragédie à un Archevêque (*b*), de la première Comédie à un Cardinal (*c*), protégé en France par deux Cardinaux (*d*), y fut à la fois anathématisé dans les Chaires, autorisé par un Privilége du Roi, & proscrit dans les Tribunaux. Je n'entrerai point à ce sujet dans une discussion où je serois à coup sûr contredit, quelque parti que je prisse. D'ailleurs MOLIERE est si grand, que cette question lui devient étrangère. Toutefois je n'oublierai pas que je parle de Comédie. Je ne cacherai point la simplicité de mon sujet sous l'emphase monotone du Panégyrique, & je n'imiterai pas les Comédiens François, qui ont fait peindre MOLIERE sous l'habit d'Auguste.

Le Théâtre & la Société ont une liaison intime & nécessaire. Les Poëtes comiques ont toujours

---

(*a*) Leon X.
(*b*) La Sophonisbe de l'Archevêque Trissino.
(*c*) La Calandra du Cardinal Bibiena.
(*d*) Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin.

peint, même involontairement, quelques traits du caractère de leur Nation. Des maximes utiles répandues dans leurs ouvrages, ont corrigé peut-être quelques particuliers. Les politiques ont même conçu que la ſcène pouvoit ſervir à leurs deſſeins. Le tranquille Chinois, le pacifique Péruvien alloient prendre au Théâtre l'eſtime de l'agriculture, tandis que les Deſpotes de la Ruſſie, pour avilir aux yeux de leurs eſclaves le Patriarche dont ils vouloient ſaiſir l'autorité, le faiſoient inſulter dans des farces groteſques. Mais que la Comédie dût être un jour l'école des mœurs, le tableau le plus fidèle de la nature humaine, & la meilleure hiſtoire morale de la ſociété; qu'elle dût détruire certains ridicules, & que pour en retrouver la trace il fallût recourir à l'ouvrage même qui les a pour jamais anéantis; voilà ce qui auroit ſemblé impoſſible avant que Moliere l'eût exécuté.

Jamais Poëte comique ne rencontra des circonſtances ſi heureuſes. On commençoit à ſortir de l'ignorance. Corneille avoit élevé les idées des François. Il y avoit dans les eſprits une force nationale, effet ordinaire des guerres civiles, & qui peut-être n'avoit pas peu contribué à former Corneille lui-même. On n'avoit point à la vérité ſenti encore l'influence du génie de Deſcartes, & juſques-là ſa Patrie n'avoit eu que le temps

de le perſécuter ; mais elle reſpectoit un peu moins des préjugés combattus avec ſuccès, à peu près comme le ſuperſtitieux qui, malgré lui, ſent diminuer ſa vénération pour l'idole qu'il voit outrager impunément. Le goût des connoiſſances rapprochoit des conditions juſqu'alors ſéparées. Dans cette criſe, les mœurs & les manières anciennes contraſtoient avec les lumières nouvelles ; & le caractère national, formé par des ſiècles de barbarie, ceſſoit de s'aſſortir avec l'eſprit nouveau qui ſe répandoit de jour en jour. MOLIERE s'efforça de concilier l'un & l'autre. L'humeur ſauvage des pères & des époux, la vertu des femmes qui tenoit un peu de la pruderie, le ſavoir défiguré par le pédantiſme, gênoient l'eſprit de ſociété qui devenoit celui de la Nation. Les Médecins, également attachés à leurs robes, à leur latin, & aux principes d'Ariſtote, méritoient preſque tous l'éloge que M. Diafoirus donne à ſon fils de combattre les vérités les plus démontrées. Le mélange ridicule de l'ancienne barbarie & du faux bel eſprit moderne avoit produit le jargon des Précieuſes. L'aſcendant prodigieux de la Cour ſur la Ville avoit multiplié les airs, les prétentions, la fauſſe importance dans tous les ordres de l'Etat, & juſques dans la bourgeoiſie. Tous ces travers & pluſieurs autres ſe préſentoient avec une franchiſe & une bonne foi très-commode pour

le Poëte comique. La ſociété n'étoit point encore une arêne où l'on ſe meſurât des yeux avec une défiance déguiſée en politeſſe. L'arme du ridicule n'étoit point auſſi affilée qu'elle l'eſt devenue depuis, & n'inſpiroit point une crainte puſillanime digne elle-même d'être jouée ſur le Théâtre. C'eſt dans un moment ſi favorable que fut placée la jeuneſſe de MOLIERE. Né en 1620 d'une famille attachée au ſervice domeſtique du Roi, l'état de ſes parens lui aſſuroit une fortune aiſée. Il eut des préjugés à vaincre, des repréſentations à repouſſer pour embraſſer la profeſſion de Comédien; & cet homme, qui a obtenu une place diſtinguée parmi les Sages, parut faire une folie de jeuneſſe en obéiſſant à l'attrait de ſon talent. Son éducation ne fut pas indigne de ſon génie. Ce ſiècle mémorable réuniſſoit alors ſous un Maître célèbre trois Diſciples ſinguliers; Bernier, qui devoit obſerver les mœurs étrangères; Chapelle, fameux pour avoir porté la Philoſophie dans une vie licencieuſe; & MOLIERE, qui a rendu la raiſon aimable, le plaiſir honnête, & le vice ridicule. Ce Maître, ſi heureux en Diſciples, étoit Gaſſendi, vrai Sage, Philoſophe pratique, immortel pour avoir ſoupçonné quelques vérités prouvées depuis par Newton. Cet ordre de connoiſſances pour leſquelles MOLIERE n'eut point l'averſion que l'agrément des Lettres inſpire quel-

quefois, développa dans lui cette fupériorité d'intelligence, qui peut le diftinguer même des grands Hommes fes contemporains. Il eut l'avantage de voir de près fon Maître combattre des erreurs accréditées dans l'Europe, & il apprit de bonne heure ce qu'un efprit fage ne fait jamais trop tôt, qu'un feul homme peut quelquefois avoir raifon contre tous les Peuples & contre tous les fiècles. La force de cette éducation philofophique influa fur fa vie entière; & lorfque dans la fuite il fut entraîné vers le Théâtre, par un penchant auquel il facrifia même la protection immédiate d'un grand Prince, il mêla les études d'un Sage à la vie tumultueufe d'un Acteur, & fa paffion pour jouer la Comédie tourna encore au profit de fon talent pour l'écrire. Toutefois il ne fe preffa point de paroître; il remonta aux principes & à l'origine de fon art. Il vit la Comédie naître dans la Grèce, & demeurer trop long-temps dans l'enfance. La Tragédie l'avoit devancée, & l'art de repréfenter les Héros avoit paru plus important que celui de ridiculifer les hommes.

Les Magiftrats, en réfervant la protection du Gouvernement à la Tragédie, dont l'éclat leur avoit impofé, & qu'ils crurent feule capable de feconder leurs vues, ne prévoyoient pas qu'Ariftophane auroit un jour fur fa Patrie plus d'influence que les trois illuftres Tragiques d'Athènes. Mo-

LIERE étudia ses écrits, monument le plus singulier de l'Antiquité Grecque. Il vit avec étonnement les traits les plus opposés se confondre dans le caractère de ce Poëte. Satyre cynique, censure ingénieuse, parodie, vrai comique, superstition, blasphême, saillie brillante, bouffonnerie froide, Rabelais sur la Scène, tel est Aristophane. Il attaque le vice avec le courage de la vertu, la vertu avec l'audace du vice. Travestissemens ridicules ou affreux, personnages métaphysiques, allégorie révoltante, rien ne lui coûte; mais de cet amas d'absurdités naissent quelquefois des beautés inattendues. D'une seule Scène partent mille traits de satyre qui se dispersent & frappent à la fois. En un moment il a démasqué un traître, insulté un Magistrat, flétri un délateur, calomnié un Sage. Une certaine verve comique, & quelquefois une rapidité entraînante, voilà son seul mérite théâtral, & c'est aussi le seul que MOLIERE ait daigné s'approprier. Combien ne dut-il pas regretter la perte des Ouvrages de Ménandre! La Comédie avoit pris sous lui une forme plus utile. Les Poëtes que la loi privoit de la satyre personnelle, furent dans la nécessité d'avoir du génie; & cette idée sublime de généraliser la peinture des vices fut une ressource forcée où ils furent réduits par l'impuissance de médire. Une intrigue, trop souvent foible, mais

prise dans des mœurs véritables, attaqua, non les torts passagers du citoyen, mais les ridicules plus durables de l'homme. Des jeunes gens épris d'amour pour des courtisanes, des esclaves fripons aidant leurs jeunes maîtres à tromper leurs pères, ou les précipitant dans l'embarras, & les en tirant par leur adresse; voilà ce qu'on vit sur la Scène comme dans le monde. Quand les Poëtes Latins peignirent ces mœurs, ils renoncerent au droit qui fit depuis la gloire de MOLIERE, celui d'être les réformateurs de leurs concitoyens. Sans compiler ici les jugemens portés sur Plaute & sur Térence, observons que la différence de leurs talens n'en met aucune dans le génie de leur Théâtre. On ne voit point qu'une grande idée philosophique, une vérité morale utile à la société, ait présidé à l'ordonnance de leurs plans. Mais où MOLIERE auroit-il cherché de pareils points de vue? Des esquisses grossières deshonoroient la Scène dans toute l'Italie. La Calandra du Cardinal Bibiena & la Mandragore de Machiavel n'avoient pu effacer cette honte. Ces Ouvrages, par lesquels de grands Hommes réclamoient contre la barbarie de leur siècle, n'étoient représentés que dans les fêtes qui leur avoient donné naissance. Le Peuple redemandoit avec transport ses farces monstrueuses, assemblage bizarre de Scènes quelquefois comiques, jamais vraisemblables, dont

l'Auteur abandonnoit le dialogue au caprice des Comédiens, & qui sembloient n'être destinées qu'à faire valoir la Pantomime Italienne. Toutefois quelques-unes de ces Scènes, admises depuis dans les chef-d'œuvres de MOLIERE, ramenées à un but moral, & sur-tout embellies du style d'Horace & de Boileau, montrent avec quel succès le génie peut devenir imitateur.

Le Théâtre Espagnol lui offrit quelquefois une intrigue pleine de vivacité & d'esprit; & s'il y condamna le mélange du sacré & du profane, de la grandeur & de la bouffonnerie, les fous, les Astrologues, les scènes de nuit, les méprises, les travestissemens, l'oubli des vraisemblances, au moins vit-il que la plupart des intrigues rouloient sur le point d'honneur & sur la jalousie, vrai caractère de la Nation. Le titre de plusieurs Ouvrages annonçoit même des Pièces de caractère. Mais ce titre donnoit de fausses espérances, & n'étoit qu'un point de ralliement où se réunissoient plusieurs intrigues; genre inférieur dans lequel MOLIERE composa l'*Etourdi*, & dont le *Menteur* est le chef-d'œuvre. Telles étoient les sources où puisoient Scarron, Thomas Corneille, & leurs Contemporains. La Nation n'avoit produit d'elle-même que des farces méprisables; & sans quelques traits de l'*Avocat Patelin*, (car pourquoi citerois-je les Comédies de P. Cor-

neille?) ce Peuple ſi enjoué, ſi enclin à la plaiſanterie, n'auroit pu ſe glorifier d'une ſeule Scène de bon comique. Mais pour un homme tel que MOLIERE, la Comédie exiſtoit dans des ouvrages d'un autre genre. Tout ce qui peut donner l'idée d'une ſituation, développer un caractère, mettre un ridicule en évidence, en un mot toutes les reſſources de la plaiſanterie, lui parurent du reſſort de ſon art. L'ironie de Socrate, ſi bien conſervée dans les Dialogues de Platon, cette adreſſe captieuſe avec laquelle il déroboit l'aveu naïf d'un travers, étoit une figure vraiment théâtrale; & dans ce ſens le Sage de la Grèce étoit le Poëte comique des honnêtes gens, Ariſtophane n'étoit que le bouffon du Peuple. Combien de traits dignes de la Scène dans Horace & dans Lucien? Et Pétrone lorſqu'il repréſente l'opulent & voluptueux Trimalcion, entendant parler d'un pauvre, & demandant *qu'eſt-ce qu'un pauvre?* n'eſt-il pas en effet un excellent Poëte comique? La Comédie, au moins celle d'intrigue, exiſtoit dans Bocace, & MOLIERE en donna la preuve aux Italiens. Elle exiſtoit dans Michel Cervante, qui eut la gloire de combattre & de vaincre un ridicule dont le Théâtre Eſpagnol auroit dû faire juſtice. Elle exiſtoit dans la gaieté ſouvent groſſière, mais toujours naïve de Rabelais & de Verville, dans quelques traits piquans de la

Satyre Ménippée, & ſur-tout dans les Lettres provinciales. Parvenu à connoître toutes les reſſources de ſon art, MOLIERE conçut quel pouvoit en être le chef-d'œuvre. Qu'eſt-ce en effet qu'une bonne Comédie? C'eſt la repréſentation naïve d'une action plaiſante, où le Poëte, ſous l'apparence d'un arrangement facile & naturel, cache les combinaiſons les plus profondes, fait marcher de front d'une manière comique le développement de ſon ſujet & celui de ſes caractères mis dans tout leur jour par leur mélange & par leur contraſte avec les ſituations, promenant le ſpectateur de ſurpriſe en ſurpriſe, lui donnant beaucoup & lui promettant davantage, faiſant ſervir chaque incident, quelquefois chaque mot, à nouer ou à dénouer, produiſant avec un ſeul moyen pluſieurs effets tous préparés & non prévus, juſqu'à ce qu'enfin le dénouement décèle par ſes réſultats une utilité morale, & laiſſe voir le Philoſophe caché derrière le Poëte. Que ne puis-je montrer l'application de ces principes à toutes les Comédies de MOLIERE! On verroit quel artifice particulier a préſidé à chacun de ſes Ouvrages; avec quelle hardieſſe il élève dans les premières Scènes ſon Comique au plus haut degré, & préſente au ſpectateur un vaſte lointain, comme dans l'*Ecole des Femmes*; comment il ſe contente quelquefois d'une intrigue ſimple, afin de ne laiſſer paroître que

les caractères, comme dans le *Misanthrope ;* avec quelle adresse il prend son Comique dans les rôles accessoires, ne pouvant le faire naître du rôle principal, c'est l'artifice du *Tartuffe ;* avec quel art un seul personnage, presque détaché de la Scène, mais animant tout le tableau, forme par un contraste piquant les grouppes inimitables du *Misanthrope* & des *Femmes savantes ;* avec quelle différence il traite le Comique noble & le Comique bourgeois, & le parti qu'il tire de leur mélange dans le *Bourgeois Gentilhomme ;* dans quel moment il offre ses personnages au spectateur, nous montrant Harpagon dans le plus beau moment de sa vie, le jour qu'il marie ses enfans, qu'il se marie lui-même, le jour qu'il donne à dîner. Enfin on verroit chaque Pièce présenter des résultats intéressans sur ce grand Art, ouvrir toutes les sources du comique, & de l'ensemble de ses Ouvrages se former une Poëtique complette de la Comédie. Forcés d'abandonner ce terrein trop vaste, saisissons du moins le génie de ce grand Homme, & le but philosophique de son Théâtre. Je vois MOLIERE, après deux essais que ses chef-d'œuvres mêmes n'ont pu faire oublier, changer la forme de la Comédie. Le Comique ancien naissoit d'un tissu d'événemens romanesques, qui sembloient produits par le hasard, comme le Tragique naissoit d'une fatalité aveugle. Corneille, par un effort de génie,

avoit pris l'intérêt dans les passions. MOLIERE à son exemple renversa l'ancien systême, & tirant le Comique du fond des caractères, il mit sur la Scène la morale en action, & devint le plus aimable Précepteur de l'humanité qu'on eût vu depuis Socrate. Il trouva, pour y réussir, des ressources qui manquoient à ses prédécesseurs. Les différens états de la société, leurs préjugés, leurs prétentions, leur admiration exclusive pour elles-mêmes, leur mépris mutuel & inexorable, sont des puérilités réservées aux Peuples modernes. Les Grecs & les Romains n'étant point emprisonnés pour leur vie dans la sphère d'un seul état de la société, ne cherchoient point à accréditer des préjugés en faveur d'une condition qu'ils pouvoient quitter le lendemain, ni à jeter sur les autres un ridicule qui les exposoit à jouer un jour le rôle de ces maris, honteux de leurs anciens traits satyriques contre un joug qu'ils viennent de subir.

La vie retirée des femmes privoit le Théâtre d'une autre source de Comique. Par-tout elles sont le ressort de la Comédie. Sont-elles enfermées? il faut parvenir jusqu'à elles, & voilà le Comique d'intrigue. Sont-elles libres? leur caractère devenu plus actif développe le nôtre, & voilà le Comique de caractère. Du commerce des deux sexes naît cette foule de situations piquantes où les placent mutuellement l'amour, la jalousie, le dépit,

les ruptures, les réconciliations, enfin l'intérêt mêlé de défiance que les deux ſexes prennent involontairement l'un à l'autre. Ne ſeroit-il pas poſſible d'ailleurs que les femmes euſſent des ridicules particuliers, & que le Théâtre trouvât ſa plus grande richeſſe dans la peinture des travers aimables dont la nature les a favoriſées ? Celui que MOLIERE attaqua dans les *Précieuſes* fut anéanti; mais l'ouvrage ſurvécut à l'ennemi qu'il combattoit. Plût à Dieu que la Comédie du *Tartuffe* eût eu le même honneur ! C'eſt une gloire que MOLIERE eut encore dans les *Femmes ſavantes*. C'eſt qu'il ne s'eſt pas contenté de peindre les travers paſſagers de la ſociété ; il a peint l'homme de tous les temps; & s'il n'a pas négligé les mœurs locales, c'eſt une draperie légère qu'il jette hardiment ſur le nud, & qui laiſſe ſentir la juſteſſe des proportions & la netteté des contours.

Le prodigieux ſuccès des *Précieuſes*, en apprenant à MOLIERE le ſecret de ſes forces, lui montra l'uſage qu'il en devoit faire. Il conçut qu'il auroit plus d'avantage à combattre le ridicule qu'à s'attaquer au vice. C'eſt que le ridicule eſt une forme extérieure qu'il eſt poſſible d'anéantir ; mais le vice, plus inhérent à notre ame, eſt un Prothée, qui, après avoir pris pluſieurs formes, finit toujours par être le vice. Le Théâtre devint donc en général une école de bienſéance plutôt que de vertu,

&

& MOLIERE borna quelque temps ſon empire pour y être plus puiſſant. Mais combien de reproches ne s'eſt-il point attirés, en ſe propoſant ce but ſi utile, le ſeul convenable à un Poëte comique, qui n'a pas, comme de froids Moraliſtes, le droit d'ennuyer les hommes, & qui ne prend ſa miſſion que dans l'art de plaire? Il n'immola point tout à la vertu, donc il immola la vertu même; telle fut la logique de la prévention ou de la mauvaiſe foi. On ſe prévalut de quelques détails néceſſaires à la conſtitution de ſes Pièces, pour l'accuſer d'avoir négligé les mœurs: comme ſi des perſonnages de Comédie devoient être des modèles de perfection: comme ſi l'auſtérité, qui ne doit pas même être le fondement de la morale, pouvoit devenir la baſe du Théâtre. Eh! que réſulte-t-il de ſes Pièces les plus libres, de l'*Ecole des Maris* & de l'*Ecole des Femmes*? Que le ſexe n'eſt point fait pour une gêne exceſſive; que la défiance l'irrite contre des tuteurs & des maris jaloux. Cette morale eſt-elle nuiſible? N'eſt-elle pas fondée ſur la nature & ſur la raiſon? Pourquoi prêter à MOLIERE l'odieux deſſein de ridiculiſer la vieilleſſe? Eſt-ce ſa faute, ſi un jeune homme amoureux eſt plus intéreſſant qu'un vieillard, ſi l'avarice eſt le défaut d'un âge avancé, plutôt que de la jeuneſſe? Peut-il changer la nature & renverſer les vrais rapports des choſes? Il eſt l'homme de la vérité. S'il a peint des mœurs

vicieuſes, c'eſt qu'elles exiſtent; & quand l'eſprit général de ſa Pièce emporte leur condamnation, il a rempli ſa tâche, il eſt un vrai Philoſophe & un homme vertueux. Si le jeune Cléante, à qui ſon père donne ſa malédiction, ſort en diſant, *Je n'ai que faire de vos dons*, a-t-on pu ſe méprendre à l'intention du Poëte? Il eût pu ſans doute repréſenter ce fils toujours reſpectueux envers un père barbare; il eût édifié davantage en aſſociant un tyran & une victime; mais la vérité, mais la force de la leçon que le Poëte veut donner aux pères avares, que devenoient-elles? L'Harpagon, placé au Parterre, eût pu dire à ſon fils: *Vois le reſpect de ce jeune homme; quel exemple pour toi! Voilà comme il faut être.* Moliere manquoit ſon objet, &, pour donner mal-à-propos une froide leçon, peignoit à faux la nature. Si le fils eſt blâmable, comme il l'eſt en effet, croit-on que ſon emportement, auſſi-bien que la conduite plus condamnable encore de la femme de George Dandin, ſoit d'un exemple bien pernicieux? Et fera-t-on cet outrage à l'humanité de penſer que le vice n'ait beſoin que de ſe montrer pour entraîner tous les cœurs? Ceux que Cléante a ſcandaliſés veulent-ils un exemple du reſpect & de la tendreſſe filiale? Qu'ils contemplent dans le *Malade imaginaire* la douleur touchante d'Angélique aux pieds de ſon père qu'elle croit mort, & les tranſports de ſa joie

quand il ressuscite pour l'embrasser. Chaque sujet n'emporte avec lui qu'un certain nombre de sentimens à produire, de vérités à développer, & MOLIERE ne peut donner toutes les leçons à la fois. Se plaint-on d'un Médecin qui sépare les maladies compliquées, & les traite l'une après l'autre?

Ce sont donc les résultats qui constituent la bonté des mœurs théâtrales, & la même Pièce pourroit présenter des mœurs odieuses, & être d'une excellente moralité. On reproche avec raison à l'un des imitateurs de MOLIERE d'avoir mis sur le Théâtre un neveu malhonnête homme, qui, secondé par un valet fripon, trompe un oncle crédule, le vole, fabrique un faux testament, & s'empare de sa succession au préjudice des autres héritiers. Voilà sans doute le comble des mauvaises mœurs. Mais que MOLIERE eût traité ce sujet, il l'eût dirigé vers un but philosophique; il eût peint la destinée d'un vieux garçon, qui n'inspirant un véritable intérêt à personne, est dépouillé tout vivant par ses collatéraux & ses valets. Il eût intitulé sa Pièce *le Célibataire*, & enrichi notre Théâtre d'un ouvrage plus nécessaire aujourd'hui qu'il ne le fut le siècle passé.

C'est ce désir d'être utile qui décèle un Poëte Philosophe. Heureux s'il conçoit quels services il peut rendre. Il est le plus puissant des Moralistes.

Veut-il faire aimer la vertu? une maxime honnête, liée à une ſituation forte de ſes perſonnages, devient pour les ſpectateurs une vérité de ſentiment. Veut-il proſcrire le vice? Il a dans ſes mains l'arme du ridicule, arme terrible, avec laquelle Paſcal a combattu une morale dangereuſe, Boileau le mauvais goût, & dont MOLIERE a fait voir ſur la Scène des effets plus prompts & plus infaillibles. Mais à quelles conditions cette arme lui ſera-t-elle confiée? Avoir à la fois un cœur honnête, un eſprit juſte; ſe placer à la hauteur néceſſaire pour juger la ſociété; ſavoir la valeur réelle des choſes, leur valeur arbitraire dans le monde, celle qu'il importeroit de leur donner; ne point accréditer les vices que l'on attaque en les aſſociant à des qualités aimables, mépriſe devenue trop commune chez les ſucceſſeurs de MOLIERE, qui renforcent ainſi les mœurs au lieu de les corriger; connoître les maladies de ſon ſiècle; prévoir les effets de la deſtruction d'un ridicule: tels ſont dans tous les temps les devoirs d'un Poëte comique. Et ne peut-il pas quelquefois s'élever à des vues d'une utilité plus prochaine? Ce fut un aſſez beau ſpectacle de voir MOLIERE ſeconder le Gouvernement dans le deſſein d'abolir la coutume barbare d'égorger ſon ami pour un mot équivoque; & tandis que l'Etat multiplioit les Edits contre les duels, les proſcrire ſur la Scène

peut-être avec plus de ſuccès, en plaçant dans la Comédie des *Fâcheux* un homme d'une valeur reconnue, qui a le courage de refuſer un duel. Cet uſage n'apprendra-t-il point aux Poëtes quel emploi ils peuvent faire de leurs talens; & à l'autorité, quel uſage elle peut faire du génie?

Si jamais Auteur comique a fait voir comment il avoit conçu le ſyſtême de la ſociété, c'eſt MOLIERE dans le *Miſanthrope*. C'eſt là que montrant les abus qu'elle entraîne néceſſairement, il enſeigne à quel prix le ſage doit acheter les avantages qu'elle procure; que, dans un ſyſtême d'union fondé ſur l'indulgence mutuelle, une vertu parfaite eſt déplacée parmi les hommes, & ſe tourmente elle-même ſans les corriger. C'eſt un or qui a beſoin d'alliage pour prendre de la conſiſtance, & ſervir aux divers uſages de la ſociété. Mais en même-temps l'Auteur montre, par la ſupériorité conſtante d'Alceſte ſur tous les autres perſonnages, que la vertu, malgré les ridicules où ſon auſtérité l'expoſe, éclipſe tout ce qui l'environne; & l'or qui a reçu l'alliage n'en eſt pas moins le plus précieux des métaux.

MOLIERE, après le Miſanthrope, d'abord mal apprécié, mais bientôt mis à ſa place, fut ſans contredit le premier Ecrivain de la Nation. Lui ſeul réveilloit ſans ceſſe l'admiration publique. Corneille n'étoit plus *le Corneille & du Cid &*

d'Horace. Les apparitions du Lutin qui, ſelon l'expreſſion de MOLIERE même, lui dictoit ſes beaux vers, devenoient tous les jours moins fréquentes. Racine encouragé par les conſeils, & même par les bienfaits de MOLIERE, qui par là donnoit un grand Homme à la France, n'avoit encore produit qu'un ſeul chef-d'œuvre. Ce fut dans ce moment qu'on attaqua l'Auteur du *Miſanthrope.* Il avoit déja éprouvé une diſgrace au Théâtre. Cotin, le protégé de l'Hôtel de Rambouillet, comblé des graces de la Cour; Bourſault, qui força MOLIERE de faire la ſeule action blâmable de ſa vie, en nommant ſes ennemis ſur la Scène; Montfleuri qui, de ſon temps, eut des ſuccès prodigieux, qui ſe crut égal, peut-être ſupérieur à MOLIERE, & mourut ſans être détrompé : tous ces hommes & la foule de leurs protecteurs avoient triomphé de la chute de *D. Garcie de Navarre*, & peut-être la moitié de la France s'étoit flattée que l'Auteur n'honoreroit point ſa patrie. Forcés de renoncer à cette eſpérance, ſes ennemis voulurent lui ôter l'honneur de ſes plus belles Scènes, en les attribuant à ſon ami Chapelle : artifice d'autant plus dangereux, que l'amitié même, en combattant ces bruits, craint quelquefois d'en triompher trop complettement. Et comment un homme que la conſidération attachée aux ſuccès vient chercher dans le ſein de la pareſſe, ne

feroit-il pas tenté d'en profiter? Et s'il défavoue ces rumeurs, ne reffemble-t-il pas toujours un peu à ces jeunes gens qui, foupçonnés d'être bien reçus par une jolie femme, paroiffent, dans leur défaveu même, vous remercier d'une opinion fi flatteufe, & n'afpirer en effet qu'au mérite de la difcrétion?

Au milieu de ces vaines intrigues, MOLIERE, s'élevant au comble de fon art, & au-deffus de lui-même, fongeoit à immoler les vices fur la Scène, & commença par le plus odieux. Il avoit déja fignalé fa haine pour l'hypocrifie, & la Chaire n'a rien de fupérieur à la peinture des faux Dévots dans le *Feftin de Pierre*. Enfin il raffembla toutes fes forces, & donna le *Tartuffe*. C'eft là qu'il montre l'hypocrifie dans toute fon horreur, la fauffeté, la perfidie, la baffeffe, l'ingratitude qui l'accompagnent; l'imbécillité, la crédulité ridicule de ceux qu'un Tartuffe a féduits, leur penchant à voir partout de l'impiété & du libertinage, leur infenfibilité cruelle, enfin l'oubli des nœuds les plus facrés. Ici le fublime eft fans ceffe à côté du plaifant. Femmes, enfans, domeftiques, tout devient éloquent contre le monftre, & l'indignation qu'il excite n'étouffe jamais le comique. Quelle circonfpection! quelle jufteffe dans la manière dont l'Auteur fépare l'hypocrifie de la vraie piété! C'eft à cet ufage qu'il a deftiné le rôle du frère. C'eft le perfon-

nage honnête de presque toutes ses Pièces, & la réunion de ces rôles de frère formeroit peut-être un cours de morale à l'usage de la société. Cet art qui manque souvent aux Satyres de Boileau, de tracer une ligne nette & précise entre le vice & la vertu, la raison & le ridicule, est le grand mérite de MOLIERE. Quelle connoissance du cœur! Quel choix dans l'assemblage des vices & des travers dont il compose le cortége d'un vice principal! Avec quelle adresse il les fait servir à le mettre en évidence! Quelle finesse sans subtilité! Quelle précision sans métaphysique dans les nuances d'un même vice! Quelle différence entre la dureté du superstitieux Orgon, attendri malgré lui par les pleurs de sa fille, & la dureté d'Harpagon, insensible aux larmes de la sienne!

C'est ce même sentiment des convenances, cette sûreté de discernement qui a guidé MOLIERE, lorsque mettant sur la Scène des vices odieux, comme ceux de Tartuffe & d'Harpagon, c'est un homme, & non pas une femme, qu'il offre à l'indignation publique. Seroit-ce que les grands vices, ainsi que les grandes passions, fussent réservés à notre sexe, ou que la nécessité de haïr une femme fût un sentiment trop pénible, & dût paroître contre nature? S'il est ainsi, pourquoi, malgré le penchant mutuel des deux sexes, cette indulgence n'est-elle pas réciproque? C'est que les femmes

font cauſe commune ; c'eſt qu'elles ſont liées par un eſprit de corps, par une eſpèce de confédération tacite, qui comme les ligues ſecrètes dans un Etat, prouve peut-être la foibleſſe du parti qui ſe croit obligé d'y avoir recours.

MOLIERE ſe délaſſoit de tous ces Chef-d'œuvres par des Ouvrages d'un ordre inférieur, mais qui, toujours marqués au coin du génie, ſuffiroient pour la gloire d'un autre. Ce genre de Comique où l'on admet des intrigues de valets, des perſonnages d'un ridicule outré, lui donnoit des reſſources dont l'Auteur du Miſanthrope avoit dû ſe priver. Ramené dans la ſphère où les Anciens avoient été reſſerrés, il les vainquit ſur leur propre terrein. Quel feu ! quel eſprit ! quelle verve ! Celui qui appeloit Térence un demi-Ménandre, auroit ſans doute appelé Ménandre un demi-Moliere. Quel parti ne tire-t-il pas de ce genre pour peindre la nature avec plus d'énergie ! Cette meſure préciſe qui réunit la vérité de la peinture & l'exagération théâtrale, MOLIERE la paſſe alors volontairement, & la ſacrifie à la force de ſes tableaux. Mais quelle heureuſe licence ! Avec quelle candeur comique un perſonnage groſſier, dévoilant des idées ou des ſentimens que les autres hommes diſſimulent, ne trahit-il pas d'un ſeul mot la foule de ſes complices ! Naïveté d'un effet toujours ſûr au Théâtre, mais que le Poëte ne ren-

contre que dans les états ſubalternes, & jamais dans la bonne compagnie, où chacun laiſſe deviner tous ſes ridicules avant que de convenir d'un ſeul. Auſſi eſt-ce le Comique Bourgeois qui produit le plus de ces mots que leur vérité fait paſſer de bouche en bouche. On ſait, par exemple, que les hommes n'ont guères pour but que leur intérêt dans les conſeils qu'ils donnent. Cette vérité, exprimée noblement, eût pu ne pas laiſſer de traces. Mais qu'un Bourgeois, voyant la fille de ſon voiſin attaquée de mélancolie, conſeille au père de lui acheter une garniture de diamans pour hâter ſa guériſon, le mot qu'il s'attire, *vous êtes Orfévre, M. Joſſe*, ne peut plus s'oublier, & devient proverbe dans l'Europe. Telle eſt la fécondité de ces proverbes, telle eſt l'étendue de leur application, qu'elle leur tient lieu de nobleſſe aux yeux des eſprits les plus élevés, chez leſquels ils ne ſont pas moins d'uſage que parmi le Peuple.

Mais ſi MOLIERE a renforcé les traits de ſes figures, jamais il n'a peint à faux ni la nature, ni la ſociété. Chez lui jamais de ces Marquis burleſques, de ces vieilles amoureuſes, de ces Aramintes folles à deſſein; perſonnages de convention parmi ſes ſucceſſeurs, & dont le ridicule forcé ne peignant rien, ne corrige perſonne. Point de ces ſupercheries ſans vraiſemblance, de ces faux contrats qui concluent les mariages dans nos Comédies, & qui

nous feront regarder par la poſtérité comme un Peuple de dupes & de fauſſaires. S'il a mis ſur la Scène des intrigues avec de jeunes perſonnes, c'eſt qu'alors on s'adreſſoit à elles plutôt qu'à leurs mères, qui avoient rarement la prétention d'être les ſœurs aînées de leurs filles. Jamais il ne montre ſes perſonnages corrigés par la leçon qu'ils ont reçue. Il envoie le Miſanthrope dans un déſert, le Tartuffe au cachot : ſes Jaloux n'imaginent qu'un moyen de ne plus l'être, c'eſt de renoncer aux femmes : le ſuperſtitieux Orgon trompé par un hypocrite, ne croira plus aux honnêtes gens : il croit abjurer ſon caractère, & l'Auteur le lui conſerve par un trait de génie. Enfin ſon pinceau a ſi bien réuni la force & la fidélité, que, s'il exiſtoit un être iſolé, qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la ſociété, la lecture réfléchie de ce Poëte pourroit lui tenir lieu de tous les livres de morale & du commerce de ſes ſemblables.

Telle eſt la richeſſe de mon ſujet, qu'on imputera ſans doute à l'oubli les ſacrifices que je fais à la préciſion. Je m'entends reprocher de n'avoir point développé l'ame de MOLIERE; de ne l'avoir point montré toujours ſenſible & compatiſſant, aſſignant aux pauvres un revenu annuel ſur ſes revenus, immolant aux beſoins de ſa Troupe les nombreux avantages qu'on lui faiſoit enviſager en quittant le Théâtre, ſacrifiant même ſa vie à la

pitié qu'il eut pour des malheureux, en jouant la Comédie la veille de ſa mort. O MOLIERE! tes vertus te rendent plus cher à ceux qui t'admirent; mais c'eſt ton génie qui intéreſſe l'humanité, & c'eſt lui ſur-tout que j'ai dû peindre. Ce génie ſi élevé étoit accompagné d'une raiſon toujours ſûre, calme & ſans enthouſiaſme, jugeant ſans paſſion les hommes & les choſes; c'eſt par elle qu'il avoit deviné Racine, Baron, apprécié la Fontaine, & connu ſa propre place. Il paroît qu'il mépriſoit, ainſi que le grand Corneille, cette modeſtie affectée, ce menſonge des ames communes, manége ordinaire à la médiocrité, qui appelle de fauſſes vertus au ſecours d'un petit talent. Auſſi déploya-t-il toujours une hauteur inflexible à l'égard de ces hommes qui, fiers de quelques avantages frivoles, veulent que le génie ne le ſoit pas des ſiens, exigent qu'il renonce pour jamais au ſentiment de ce qui lui eſt dû, & s'immole ſans relâche à leur vanité. A cette raiſon impartiale, il joignoit l'eſprit le plus obſervateur qui fût jamais. Il étudioit l'homme dans toutes les ſituations; il épioit ſur-tout ce premier ſentiment ſi précieux, ce mouvement involontaire qui échappe à l'ame dans ſa ſurpriſe, qui révèle le ſecret du caractère, & qu'on pourroit appeler le mot du cœur. La manière dont il excuſoit les torts de ſa femme, ſe bornant à la plaindre, ſi elle étoit entraînée vers la

coquetterie par un charme auſſi invincible qu'il étoit lui-même entraîné vers l'amour, décèle à la fois bien de la tendreſſe, de la force d'eſprit, & une grande habitude de réflexion. Mais ſa philoſophie, ni l'aſcendant de ſon eſprit ſur ſes paſſions, ne put empêcher l'homme qui a le plus fait rire la France, de ſuccomber à la mélancolie : deſtinée qui lui fut commune avec pluſieurs Poëtes comiques; ſoit que la mélancolie accompagne naturellement le génie de la réflexion; ſoit que l'obſervateur trop attentif du cœur humain, en ſoit puni par le malheur de le connoître. Que ceux qui ſavent lire dans l'ame des grands Hommes conçoivent encore quelle dut être ſon indignation contre les préjugés dont il fut la victime. L'homme le plus extraordinaire de ſon temps, comme Boileau le dit depuis à LOUIS XIV, celui chez qui tous les ordres de la ſociété alloient prendre des leçons de vertu & de bienſéance, ſe voyoit retranché de la ſociété. Ah! du moins, s'il eût preſſenti quelle juſtice on devoit lui rendre! S'il eût pu prévoir qu'un jour dans ce Temple des Arts.... Mais non, il meurt, & tandis que Paris eſt inondé, à l'occaſion de ſa mort, d'épigrammes folles & cruelles, ſes amis ſont forcés de cabaler pour lui obtenir *un peu de terre.* On la lui refuſe long-temps, on déclare ſa cendre indigne de ſe mêler à la cendre des Harpagons & des Tartuffes dont il a vengé ſon Pays; &

il faut qu'un Corps illuftre attende cent années pour apprendre à l'Europe que nous ne fommes pas tous des barbares. Ainfi fut traité par les François l'Ecrivain le plus utile à la France.

Malgré fes défauts, malgré les reproches qu'on fait à quelques-uns de fes dénouemens, à quelques négligences de ftyle, & à quelques expreffions licencieufes, il fut avec Racine celui qui marcha le plus rapidement vers la perfection de fon Art. Mais Racine a été remplacé; MOLIERE ne le fut pas, & même, à génie égal, ne pouvoit guères l'être. C'eft qu'il réunit des avantages & des moyens prefque toujours féparés. Homme de Lettres, il connut le monde & la Cour; ornement de fon fiècle, il fut protégé; Philofophe, il fut Comédien. Depuis fa mort, tout ce que peut faire l'efprit venant après le génie, on l'a vu exécuté. Mais ni Regnard, toujours bon plaifant, toujours comique par le ftyle, fouvent par la fituation dans fes Pièces privées de moralité; ni Dancourt, foutenant par un dialogue vif, facile & gai une intrigue agréable, quoique licencieufe gratuitement; ni Dufréni, toujours plein d'efprit, Philofophe dans les détails, très-peu dans l'enfemble, faifant fortir fon comique ou du mélange de plufieurs caractères inférieurs, ou du jeu de deux paffions contrariées l'une par l'autre dans le même perfonnage; ni quelques Auteurs célèbres par un ou deux bons

Ouvrages dans le genre où MOLIERE en a tant donné; rien n'a dédommagé la Nation, forcée enfin d'apprécier ce grand homme, en voyant sa place vacante pendant un siècle.

La trempe vigoureuse de son génie le mit sans effort au-dessus de deux genres, qui depuis ont occupé la Scène. L'un est le Comique attendrissant, trop admiré, trop décrié, genre inférieur qui n'est pas sans beauté; mais qui, se proposant de tracer des modèles de perfection, manque souvent de vraisemblance, & est peut-être sorti des bornes de l'Art en voulant les reculer L'autre est ce genre plus foible encore, qui, substituant à l'imitation éclairée de la nature, à cette vérité toujours intéressante, seul but de tous les beaux Arts, une imitation puérile, une vérité minutieuse, fait de la Scène un miroir où se répétent froidement & sans choix les détails les plus frivoles, exclud du Théâtre ce bel assortiment de parties heureusement combinées, sans lequel il n'y a point de vraie création, & renouvellera parmi nous ce qu'on a vu chez les Romains, la Comédie changée en simple Pantomime, dont il ne restera rien à la postérité que le nom des Acteurs qui, par leurs talens, auront caché la misère & la nullité des Poëtes.

Tous ces drames mis à la place de la vraie Comédie, ont fait penser qu'elle étoit anéantie pour jamais. La révolution des mœurs a semblé au-

toriſer cette crainte. Le précepte d'*être comme tout le monde*, ayant fait de la ſociété un bal maſqué où nous ſommes tous cachés ſous le même déguiſement, ne laiſſe percer que des nuances ſur leſquelles le microſcope théâtral dédaigne de s'arrêter; & les caractères, ſemblables à ces monnoies dont le trop grand uſage a effacé l'empreinte, ont été détruits par l'abus de la ſociété pouſſée à l'excès. C'eſt peu d'avoir ſemé d'épines la carrière, on s'eſt plu encore à la borner. Des conditions entières, qui autrefois payoient fidèlement un tribut de ridicules à la Scène, ſont parvenues à ſe ſouſtraire à la juſtice dramatique; privilége que ne leur eût point accordé le ſiècle précédent, qui ne conſultoit point en pareil cas les intéreſſés, & n'écoutoit pas la laideur déclamant contre l'art de peindre. Certains vices ont formé les mêmes prétentions, & ont trouvé une faveur générale. Ce ſont des vices protégés par le Public, dans la poſſeſſion deſquels on ne veut point être inquiété; & le Poëte eſt forcé de les ménager comme des coupables puiſſans que la multitude de leurs complices met à l'abri des recherches. S'il eſt ainſi, la vraie Comédie n'exiſtera bientôt plus que dans ces drames de ſociété que leur extrême licence (car ils peignent nos mœurs) bannit à jamais de tous les Théâtres publics. Qui pourra vaincre tant d'obſtacles multipliés? Le génie. On a répété que ſi

MOLIERE

MOLIERE donnoit ses Ouvrages de nos jours, la plupart ne réussiroient point. On a dit une chose absurde. Eh! comment peindroit-il des mœurs qui n'existent plus? Il peindroit les nôtres; il arracheroit le voile qui dérobe ces nuances à nos yeux. C'est le propre du génie de rendre digne des beaux Arts la nature commune. Ce qu'il voit existoit, mais n'existoit que pour lui. Ce paysage sur lequel vous avez promené vos yeux, le Peintre qui le considéroit avec vous, le retrace sur la toile, & vous ne l'avez vu que dans ce moment. MOLIERE est ce Peintre. Le caractère est-il foible, ou veut-il se cacher? Renforcez la situation; c'est une espèce de torture qui arrache au personnage le secret qu'il veut cacher. Tout devient théâtral dans les mains d'un homme de génie. Quoi de plus odieux que le Tartuffe? de plus aride en apparence que le sujet des Femmes savantes? Et ce sont les chef-d'œuvres du Théâtre. Quoi de plus triste qu'un pédant Pyrrhonien incertain de son existence? MOLIERE le met en scène avec un Vieillard prêt à se marier, qui le consulte sur le danger de cet engagement. On conçoit dès-lors tout le comique d'un Pyrrhonisme qui s'exerce sur la fidélité d'une jolie femme.

Qui ne croiroit, à nous entendre, que tous les vices ont disparu de la société? Ceux mêmes contre lesquels MOLIERE s'est élevé, croit-on qu'ils

ſoient anéantis? N'eſt-il plus de Tartuffes? & s'il en exiſte encore, penſe-t-on qu'en renonçant au manteau noir & au jargon myſtique, ils aient renoncé à la perfidie & à la ſéduction? Ce ſont des criminels dont MOLIERE a donné le ſignalement au Public, & qui ſont cachés ſous une autre forme. Les ridicules mêmes qu'il a détruits n'en auroient-ils pas produit de nouveaux? Ne reſſembleroient-ils pas à ces végétaux dont la deſtruction en fait naître d'autres ſur la terre qu'ils ont couverte de leurs débris? Tel eſt le malheur de la nature humaine; gardons-nous d'en conclure qu'on ne doive point combattre les ridicules. L'intervalle qui ſépare la deſtruction des uns & la naiſſance des autres, eſt le prix de la victoire qu'on remporte ſur eux. Que diroit-on d'un homme qui ne ſouhaiteroit pas la fin d'une guerre ruineuſe, ſous prétexte que la paix eſt rarement de longue durée?

N'exiſteroit-il pas un point de vue d'où MOLIERE découvriroit une nouvelle carrière dramatique? Répandre l'eſprit de ſociété fut le but qu'il ſe propoſa. Arrêter ſes funeſtes effets ſeroit-il un deſſein moins digne d'un ſage? Verroit-il, ſans porter la main ſur ſes crayons, l'abus que nous avons fait de la ſociété & de la philoſophie, le mélange ridicule des conditions, cette jeuneſſe qui a perdu toute morale à quinze ans, toute ſenſibilité à vingt, cette habitude malheureuſe de vivre enſemble

ſans avoir beſoin de s'eſtimer, la difficulté de ſe déshonorer, & quand on y eſt enfin parvenu, la facilité de recouvrer ſon honneur & de rentrer dans cette Iſle autrefois *eſcarpée & ſans bords ?* Les découvertes nouvelles faites ſur le cœur humain par la Bruyere & d'autres Moraliſtes, le comique original d'un Peuple voiſin qui fut inconnu à MOLIERE, ne donneroient-ils pas de nouvelles leçons à un Poëte comique ? D'ailleurs eſt-il certain que nos mœurs, dont la peinture nous amuſe dans des Romans agréables & dans des contes charmans, ſeront toujours ridicules en pure perte pour le Théâtre ? Rendons-nous plus de juſtice, augurons mieux de nos travers, & ne déſeſpérons pas de pouvoir rire un jour à nos dépens. Après une déroute auſſi complette des ridicules qu'on la vit au temps de MOLIERE, peut-être avoient-ils beſoin d'une longue paix pour ſe mettre en état de reparoître. De bons eſprits ont penſé qu'il falloit la révolution d'un ſiècle pour renouveller le champ de la Comédie. Le terme eſt expiré, la Nation demande un Poëte comique; qu'il paroiſſe, le Trône eſt vacant.

FIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. L'Académie Françoise, dont à l'exemple du Roi LOUIS XIV notre Prédécesseur & très-honoré Bisaïeul, Nous avons bien voulu Nous déclarer le Chef & le Protecteur, Nous ayant fait représenter qu'elle continue de donner tous ses soins à la perfection de la Langue Françoise ; en sorte que non-seulement elle a revu & augmenté son Dictionnaire, pour en donner une nouvelle édition, mais qu'elle a fait aussi diverses observations sur la Langue, & travaillé à plusieurs Ouvrages de même nature, qu'elle desireroit faire imprimer, s'il Nous plaisoit lui accorder des Lettres de Privilége, tant pour la réimpression de son Dictionnaire, que pour l'impression des autres Ouvrages qu'elle a entrepris, offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ladite Académie, tant en considération du mérite & de la capacité des personnes qui la composent, qu'à cause de l'avantage que le Public peut retirer des Ouvrages auxquels elle s'applique, Nous avons permis & permettons par ces Présentes à ladite Compagnie, de faire imprimer, vendre & débiter en tous les lieux de notre obéissance, par tel Imprimeur qu'elle voudra choisir, & autant de fois que bon lui semblera, son Dictionnaire revu & augmenté, & tous les autres Ouvrages qu'elle aura faits, *& qu'elle voudra faire paroître en son nom*, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, en beaux caractères & sur papier conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modèle sous notredit contrescel ; & ce pendant le temps & espace de vingt-cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons très-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition que ce soit, d'imprimer ou de faire imprimer, en tout ni en partie, aucun des Ouvrages de ladite Académie, ni d'en introduire, vendre ou débiter aucune impression étrangère dans notre Royaume, sans le consentement par écrit de ladite Académie, ou de ceux qui auront son droit, à peine contre chacun des contrevenans de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Académie, ou aux Libraires dont elle se sera servi ; & à peine aussi de confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à condition néanmoins que dans trois mois, à compter de ce jour, ces Présentes seront enregis-

